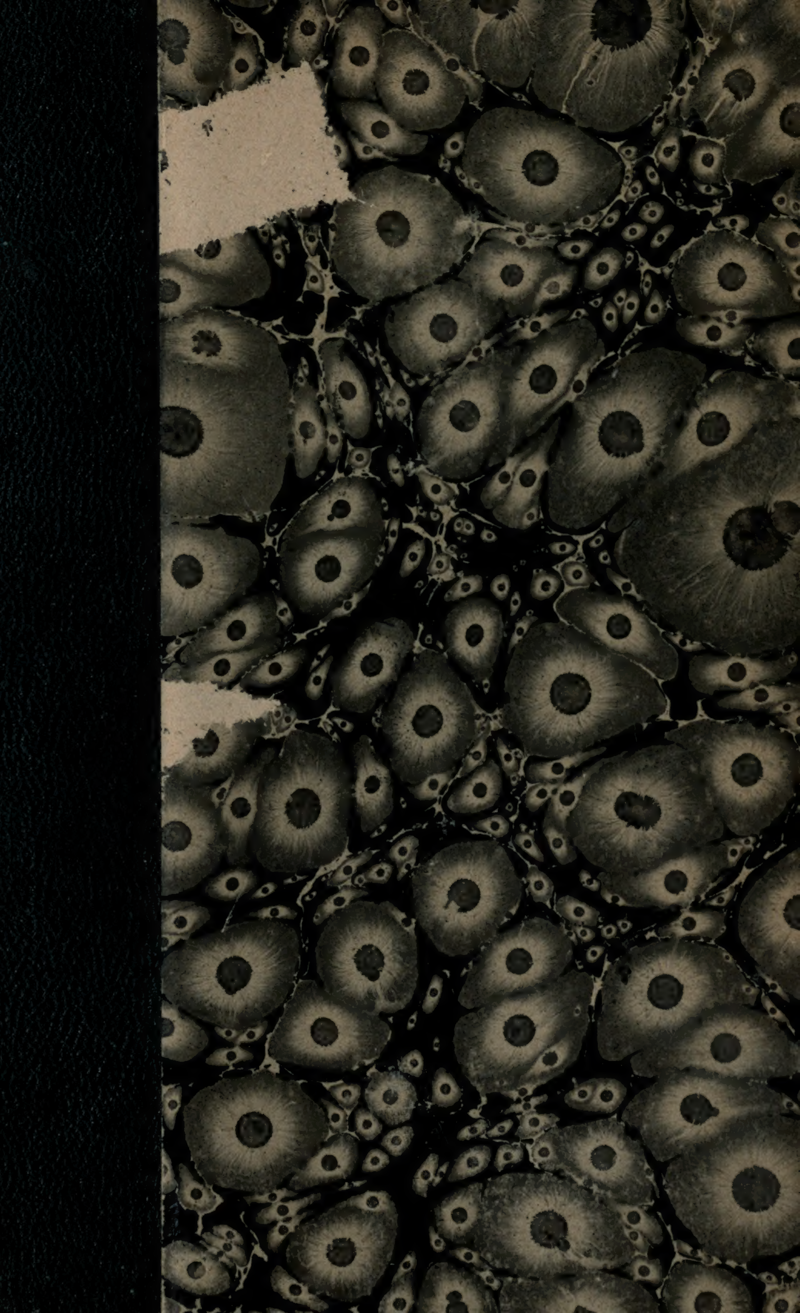






BERTRADE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, le 4 novembre 1905
au Théatre de la Renaissance.

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-18 jésus.

ROMAN

LES ROIS. . . . . 1 vol.

THÉATRE

RÉVOLTÉE, pièce en quatre actes.
LE DÉPUTÉ LEVEAU, comédie en quatre actes.
MARIAGE BLANC, drame en trois actes.
FLIPOTE, comédie en trois actes.
LE PARDON, comédie en trois actes.
L'AGE DIFFICILE, comédie en trois actes.
LES ROIS, drame en cinq actes.
LA BONNE HÉLÈNE, comédie en deux actes, en vers.
L'AINÉE, comédie en quatre actes.
LA MASSIÈRE, comédie en quatre actes.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21690-11-05. — (Encre Lorilleux).

JULES LEMAITRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

BERTRADE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

PERSONNAGES

MARQUIS DE MAUFERRAND .	MM.	LUCIEN GUITRY.
MAITRE AUBERT.		GUY.
COMTE DE VANEUSE		DIEUDONNÉ.
CHAILLARD		ARQUILLIÈRE.
HUBERT DE TARANE.		MAURY.
HECTOR DE LIGNY.		COQUET.
JOSEPH.		BERTHIER.
BERTRADE DE MAUFERRAND.	Mmes	MARTHE BRANDÈS.
COMTESSE DE LAURIÈRE. . .		ANNA JUDIC.
BARONNE DE ROMMELSBACH.		JULIETTE DARCOURT.
HUGUETTE DE LIGNY		MARTHE RYTER.
CÉLESTINE		J. FUSIER.
SOLANGE.		BARNEVILLE.

BERTRADE

ACTE PREMIER

Le cabinet du marquis de Mauferrand. Portes au fond et sur les côtés. Avant le lever du rideau, bruit de disputes, de protestations. Quand le rideau se lève, on voit cinq fournisseurs, dont une dame à type de procureuse ; derrière le bureau, maître Aubert, notaire.

SCÈNE PREMIÈRE

MAITRE AUBERT, FOURNISSEURS.

MAITRE AUBERT.

Messieurs, je vous en prie, soyez dignes ! Soyez dignes !... Vous avez jugé de votre intérêt de faire ici une démarche collective et vous avez eu rai-

son... Nous étions d'accord tout à l'heure ; pourquoi recommencer des discussions parfaitement inutiles?... Je reconnais la légitimité de vos réclamations... Je reconnais que vous avez été patients... Je reconnais même que vos créances ne sont majorées que dans une mesure défendable... J'ai préparé des renouvellements de billets aux conditions que je vous ai exposées et que vous avez bien voulu accepter. Les voici ! (Il les distribue.) Vous êtes des gens sérieux. Vous ne pouvez vous démentir vous-même. L'importance des crédits que vous avez ouverts à Monsieur le marquis de Mauferrand montre assez votre confiance en lui. Cette confiance est bien placée. Monsieur le marquis de Mauferrand garde une situation mondaine de premier ordre. Il est impossible qu'il ne survienne pas dans sa vie un changement qui lui permette de rétablir ses affaires. Et vous pouvez, par votre discrétion même, par la dignité de votre attitude, favoriser cette heureuse solution. (Saluant.) Madame, messieurs...

Ils sortent... Resté seul, maître Aubert range des papiers dans sa serviette.

SCÈNE II

MAITRE AUBERT, LE MARQUIS,
puis VANEUSE.

LE MARQUIS, entrant par la porte du fond.

Eh bien, mon cher notaire, ont-ils entendu raison?

MAITRE AUBERT.

A peu près.

LE MARQUIS.

Je savais bien... Ah! vous permettez? (Il sonne. Un valet de chambre paraît.) J'attends ce matin ma sœur, la comtesse de Laurière, et monsieur Chaillard. C'est tout. (Le valet de chambre sort.) Alors, me voilà tranquille?

MAITRE AUBERT.

Oui, de ce côté-là.

LE MARQUIS.

C'est quelque chose.

MAITRE AUBERT.

Pour trois mois.

LE MARQUIS.

C'est énorme. Il peut arriver tant de choses en trois mois !

MAITRE AUBERT.

Mais, dans trois mois, ce sera à recommencer et dans des conditions plus dures. Et puis, ce n'est pas tout... Voulez-vous, monsieur le marquis, savoir où vous en êtes?

LE MARQUIS.

Je ne suis pas curieux, mon cher monsieur Aubert.

MAITRE AUBERT.

Il y a des choses dont on n'est pas curieux, mais auxquelles on est forcé d'être attentif.

LE MARQUIS.

Je n'ai jamais pu m'intéresser aux affaires d'argent.

MAITRE AUBERT.

Vos créanciers s'y intéressent, voilà le malheur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous que je vous dise? L'argent n'existe pour moi que comme un moyen d'orner la vie, comme un signe de beauté et de plaisir... Alors, il m'a toujours semblé que ceux qui m'en prêtaient, de l'argent, c'est qu'ils ne savaient qu'en faire eux-mêmes, faute d'imagination, et qu'ils m'en prêteraient indéfiniment, moyennant de vagues papiers que je signerais... Cette vue vous paraît fausse?

MAITRE AUBERT.

Incomplète, du moins. Ces papiers n'ont rien de vague... Et peut-être s'apprête-t-on à vous le faire savoir.

LE MARQUIS

Vous croyez?

MAITRE AUBERT.

On peut vivre de crédit pendant vingt ans, pendant trente ans... Et puis, un beau jour, on n'en vit plus.

LE MARQUIS.

Tout le monde devient méfiant !

MAITRE AUBERT.

Enfin, monsieur le marquis, désirez-vous savoir où en sont vos affaires ?

LE MARQUIS.

C'est bien pour vous être agréable.

MAITRE AUBERT.

Eh bien, donc, voici, tout en gros votre passif. L'hôtel où nous sommes est hypothéqué pour un million deux cent mille francs ; votre château de Villeronce pour sept cent mille ; votre terre et vos bois de Marchebault pour six cent mille. Ces hypothèques dépassent de quatre cent mille francs la valeur actuelle et réelle de tous vos biens immobiliers. En outre, vous redevez présentement

trois cent mille francs sur les terrains que vous aviez achetés il y a trois ans pour les revendre à deux cent mille francs de perte... opération qui faillit vous mettre dans un mauvais cas...

LE MARQUIS.

Vous savez comment cela s'est passé, mon cher notaire. J'étais de bonne foi. J'attendais un héritage sur lequel j'avais absolument droit de compter...

MAITRE AUBERT.

Certainement, monsieur le marquis, et je ne rappelle ce détail que pour mémoire. Vous devez à la comtesse de Laurière, votre sœur, cinq cent mille francs ; à mademoiselle votre fille huit cent mille, qu'elle tenait de sa mère, et que vous lui avez empruntés sans la prévenir.

LE MARQUIS.

Il faut avouer que vous dites très joliment les choses.

MAITRE AUBERT.

Plus neuf cent mille francs à monsieur Chaillard; plus trois cent mille aux divers fournisseurs

qui sortent d'ici. Bref, votre fortune, qui fut de six millions environ, y compris les valeurs industrielles et mobilières, est aujourd'hui égale à zéro, moins trois millions... Monsieur le marquis, je crains d'être indiscret, mais je voudrais vous faire une question.

LE MARQUIS.

Allez.

MAITRE AUBERT.

Eh bien, je voudrais vous demander — quoique je m'en doute un peu — comment vous avez fait.

LE MARQUIS.

Mais je ne sais pas, mon bon ami ; parole d'honneur, je ne sais pas. Les sommes que vous énumériez tout à l'heure paraissent considérables : eh bien, elles ne me représentent plus rien du tout. Notez que, personnellement, je n'ai presque pas joui de cet argent-là. Je veux dire que je ne m'en suis appliqué à moi-même qu'une très petite partie... Je mange peu ; je bois modérément ; je m'habille... comme tout le monde... Seulement, j'aime à faire plaisir. J'aime aussi à vivre dans

un joli décor, à avoir autour de moi des choses agréables... qui coûtent très cher... En réalité, tout ça a été dans la poche des autres ; tout ça s'est écoulé aux mains de femmes, de marchands, d'artistes, d'ouvriers, d'intermédiaires, de je ne sais qui... (Réfléchissant.) Autrefois, cela n'aurait eu aucune importance. Le roi aurait payé mes dettes.

MAITRE AUBERT.

Avec l'argent du bon peuple.

LE MARQUIS.

L'argent du bon peuple... Ce sont aujourd'hui les banquiers, les juifs, les gros industriels — tenez, comme mon bon ami Chaillard — qui le lui soutirent et qui l'entassent indéfiniment... Est-ce que ça vous paraît plus élégant? Ah! nous vivons à une époque dégoûtante... Je me suis trompé de siècle, maître Aubert.

MAITRE AUBERT.

Malheureusement, monsieur le marquis, c'est une erreur qui a des conséquences... Enfin, je vous ai établi sommairement le compte de votre passif. Et votre actif, maintenant?

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous le demande.

MAITRE AUBERT.

Eh bien, monsieur le marquis, votre actif, d'un seul mot, c'est votre nom. C'est grâce à lui que vous ayez pu vous soutenir jusqu'à présent. dirai plus : l'énormité même de votre passif peut être, en quelque façon, mis à votre actif. Qu'après avoir dépensé six millions vous ayez pu faire trois millions de dettes, cela suppose un prestige par lequel vous pouvez tout regagner.

LE MARQUIS.

Je sais bien. Mais comment?

Un temps.

MAITRE AUBERT.

Voulez-vous me permettre de vous demander des nouvelles de mademoiselle Bertrade ?

LE MARQUIS.

Ma fille ? Toujours chez sa tante, à la Ravinière. Elle va bien, je pense.

MAITRE AUBERT.

Quel âge a-t-elle?

LE MARQUIS.

Vingt-quatre ans.

MAITRE AUBERT.

Belle?

LE MARQUIS.

Assez. Elle ressemble à une de ses bisaïeules qui fut une sainte, parait-il, et une chouanne excellente. Elle aussi est pieuse et a beaucoup de tête.

MAITRE AUBERT.

Vous ne songez pas à la marier?

LE MARQUIS.

La pauvre enfant n'a plus de dot... par ma faute.

MAITRE AUBERT.

Ce ne serait peut-être pas une difficulté...

L'idée de ce qu'on appelle une mésalliance — avec de larges compensations — vous ferait-elle absolument horreur?

LE MARQUIS.

Oh! cela, maître Aubert, il n'en peut être question. Quand je m'y résignerais, moi (ce qui est une supposition folle), jamais ma fille n'y consentirait... Ainsi, n'en parlons plus, vous me désobligeriez.

Un temps.

MAITRE AUBERT.

Vous nommiez tout à l'heure monsieur Chaillard. Le voyez-vous toujours?

LE MARQUIS.

Mais oui. Très gentil, Chaillard, très bon garçon.

MAITRE AUBERT.

Est-ce que ses opinions politiques...?

LE MARQUIS.

Nous ne parlons jamais de ça... Il m'adore... Et même il me copie un peu... Nous nous rendons

de petits services. Je lui donne des conseils pour ses écuries... son ameublement... même sa toilette... Il me prête son yacht, ses chevaux, ses autos... Très gentil, je vous dis, Chaillard. Un peu snob... Mais, n'est-ce pas? cela m'est plutôt agréable. Avec lui, au moins, je suis sûr d'avoir quelqu'un qui m'admire... Enfin, il m'est commode.

MAITRE AUBERT.

Savez-vous, monsieur le marquis, que Chaillard est riche à trente ou quarante millions, et qu'il en gagne deux ou trois, bon an mal an?

LE MARQUIS.

Tant mieux pour lui. Mais qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

MAITRE AUBERT.

Oh! rien... Mais il se pourrait qu'un des articles principaux de votre actif, ce fût l'amitié de Chaillard.

LE MARQUIS.

Comment l'entendez-vous?

MAITRE AUBERT.

Ce n'est qu'une impression, monsieur le marquis. Enfin, je vous ai dit ce que j'avais à vous dire... Je vous le répète, il n'est que temps d'aviser... J'ai une des plus vieilles études de Paris. Depuis deux siècles et demi, mes aïeux ont été, de père en fils, les notaires de votre famille. Tel d'entre eux fut habillé comme un notaire de Molière; tel autre comme un tabellion de Marivaux... J'ai dans mes archives toute l'histoire financière des Mauferrand. Au dix-septième siècle, ils vivent surtout des libéralités du roi. La terre de Villeronce est un don de Louis XIV. Dans le courant du dix-huitième siècle, trois Mauferrand épousent des filles de financiers, de partisans, comme on disait. Même, en 1770 — fait plus significatif — une Mauferrand épouse un fermier général. Vos ancêtres ont toujours su se tirer d'affaire.

LE MARQUIS.

Je m'en flatte, mon bon ami. Mais ajoutez qu'ils donnaient leur sang.

MAITRE AUBERT.

Pas tous, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Les occasions manquent quelquefois. C'est ce qui m'est arrivé. Et c'est bien fâcheux.

MAITRE AUBERT.

Vous avez, à votre façon, rempli votre destinée. Pendant trente ans, et avec des ressources matérielles que l'on peut considérer comme médiocres pour un tel rôle (vous voyez que je suis de bonne foi), vous avez été le roi de la mode, l'arbitre de ce qui nous reste d'élégances... Vous l'êtes toujours

LE MARQUIS, avec un geste las.

Oh!...

MAITRE AUBERT.

Mais je vous le dis encore une fois et plus sérieusement que je ne vous l'ai jamais dit : il est temps d'aviser. Vous devez bientôt deux ans d'intérêts à vos créanciers hypothécaires... Je ne puis plus vous obtenir de délais et, selon toutes apparences, votre hôtel et vos terres vont très prochainement être mis en vente... Je vous supplie, monsieur le marquis, d'y réfléchir...

VANEUSE, dans la coulisse.

Voyons, Joseph, vous savez bien que la consigne n'est pas pour moi. (Entrant.) Ah! je te dérange?

LE MARQUIS.

Plutôt.

VANEUSE.

Je n'ai qu'un mot à te dire. (Saluant maître Aubert.) Monsieur...

MAITRE AUBERT, saluant.

Monsieur. (Au marquis.) Ah! et puis je vous serais extrêmement obligé de m'avertir de tous vos déplacements, car je puis avoir à conférer avec vous à l'improviste.

LE MARQUIS.

C'est convenu... Merci, mon cher notaire.

MAITRE AUBERT.

Tout à votre disposition, monsieur le marquis.

Il sort.

SCÈNE III

LE MARQUIS,
VANEUSE, puis MADAME DE LAURIÈRE.

VANEUSE.

Tu vas bien?

LE MARQUIS.

Pas mal, merci.

VANEUSE, s'asseyant.

Tu permets? Je suis un peu fatigué. (Remarquant que le marquis considère avec surprise son habit et son plastron fripé.) Tu es étonné de me voir dans cette tenue, à cette heure-ci. Je vais te dire : je suis sorti du cercle...

LE MARQUIS.

Quel cercle?

VANEUSE.

Un cercle. J'en suis sorti un peu tard...

LE MARQUIS.

Ou un peu tôt.

VANEUSE.

Tu me diras : « Il fallait rentrer chez toi »... Mais j'ai un concierge qui m'en veut, et je ne suis pas sûr qu'il m'aurait laissé rentrer... sous prétexte... Et puis, il faisait beau... j'ai flâné... Et, comme je passais devant chez toi, j'ai eu l'idée... tu comprends?...

LE MARQUIS.

Bref, ça ne va pas?

VANEUSE.

Mon ami, c'est ce qui te trompe. Ça va très bien, au contraire. Tel que tu me vois, je serai prochainement en fonds... Je te dis ça à toi... Tu n'as pas connu ma tante d'Armincourt?

LE MARQUIS.

Non.

VANEUSE.

Voyons, tu sais bien que ma mère était une Magnanville et qu'elle avait une sœur qui a épousé en premières noces un Croix-Villiers, et en secondes noces un Pontarcy...

LE MARQUIS.

Tu es sûr?

VANEUSE.

Eh bien, mon ami, imagine-toi que la chère femme vient de me laisser une petite terre...

LE MARQUIS.

Où ça?

VANEUSE.

Là-bas... dans le Poitou... Naturellement je la mets en vente... et je toucherai la jolie somme... Seulement... tu comprends? le notaire m'a dit que ce serait un peu long... Et, en attendant...

LE MARQUIS.

Oui, oui, je comprends.

VANEUSE.

Parce que... je ne t'ai pas dit... J'ai eu encore une autre chance... Une petite... délicieuse... toute jeune... et douée!... et qui m'aime!... L'enfant va débuter... dans une gentille petite boîte... là-bas... à Montmartre... Alors... il y aura quelques frais... Il lui faudra une petite robe, à cette enfant... Tu comprends?

LE MARQUIS.

Tiens, voilà cinq louis.

VANEUSE.

Ce vieux Gonzague!... Quand je songe que nous avons commencé la fête ensemble, avant la guerre... Dire que j'ai eu deux cent mille francs de rente!... Alors, toi, ça va toujours bien?... C'est vrai, on ne se rencontre plus... Je ne vais plus guère dans les endroits élégants, et je vois bien rarement les anciens amis... Tu comprends?... J'ai dû modifier mon existence...

LE MARQUIS.

Ça se voit, mon vieux... Mais écoute, je t'aime bien... parce que, de te voir, eh bien, ça m'instruit.

VANEUSE.

On ne fait pas ce qu'on veut... Va, pour peu qu'on ait des vices, c'est pas drôle, la vie.

LE MARQUIS.

Est-ce plus drôle quand on n'en a pas ?

VANEUSE.

Problème !

MADAME DE LAURIÈRE, entrant. Léger cri de surprise.

Ah !

Le marquis fait vers sa sœur un geste d'excuse.

VANEUSE, très chic.

Eh bien donc, cher ami, à bientôt. (Saluant.) Madame...

Il sort.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, MADAME DE LAURIÈRE.

MADAME DE LAURIÈRE.

Qui est ce monsieur ?

LE MARQUIS.

Le comte Gaëtan de Vaneuse-Magnanville.

MADAME DE LAURIÈRE.

Pauvre homme !

LE MARQUIS.

Combien de temps que nous ne nous sommes vus ?

MADAME DE LAURIÈRE.

Dix-huit mois, à peu près.

LE MARQUIS.

Comme le temps passe !... Mais quel heureux hasard ?... Et Bertrade ?

MADAME DE LAURIÈRE.

Je l'ai laissée à la Ravinière. J'avais quelques courses à faire à Paris... Et surtout j'avais à vous parler de votre fille.

LE MARQUIS.

Comment va-t-elle ?

MADAME DE LAURIÈRE.

Bien. Elle mène d'ailleurs une vie très saine dans la charmante solitude qu'est la Ravinière. La messe de tous les matins... des visites aux malades... ou à nos sécularisées... de calmes travaux d'aiguille... un peu de cheval... Vous voyez ça d'ici... C'est un ange. Un ange un peu triste, quelquefois un peu têtu ; mais un ange... Elle a l'air d'une enfant qui expie.

LE MARQUIS.

Qui expie quoi ?

MADAME DE LAURIÈRE.

Si vous n'en savez rien, ce n'est pas moi qui vous le dirai. Enfin, il est certain que sa vie n'a jamais été folâtre. Elle avait six ans quand sa mère est morte. Puis, dix ans pensionnaire au Sacré-Cœur. Après quoi elle a eu la douceur de ne plus quitter sa bonne femme de tante... Je suis à peu près sa seule compagnie pendant dix mois de l'année... Jugez du plaisir !

LE MARQUIS, protestant.

Mais...

MADAME DE LAURIÈRE.

Merci. Savez-vous combien de fois votre fille vous a vu depuis la mort de sa mère, c'est-à-dire depuis dix-huit ans?... Quinze fois, mon ami. Elle a compté.

LE MARQUIS.

Je suis très occupé... Et puis, vraiment... Et que pense-t-elle de moi ?

MADAME DE LAURIÈRE.

Je vous ai dit que c'est un ange... D'ailleurs, je

me dispense de lui faire votre biographie détaillée. Elle sait que vous êtes un personnage très brillant. Elle voit votre nom dans les journaux, aux articles « sports » ou « mondanités »... Elle vous considère comme un père prodigue, mais, naturellement, elle ne se fait aucune idée précise de la vie que vous menez et de vos... distractions.

LE MARQUIS.

Je suis content de ce que vous me dites là... C'est drôle, voilà une enfant dont j'ai l'air de me désintéresser...

MADAME DE LAURIÈRE.

Un peu.

LE MARQUIS.

Et, pourtant, j'attache beaucoup de prix à son opinion. J'ai pour Bertrade... comment dirai-je?... infiniment d'estime... Enfin, ça m'ennuierait que...

MADAME DE LAURIÈRE.

Qu'elle vous connaisse?

LE MARQUIS.

Oui.

MADAME DE LAURIÈRE.

Rassurez-vous... D'abord on aurait de la peine à lui expliquer... Et puis elle ne voudrait pas croire...

LE MARQUIS.

Et que sait-elle de mes affaires ?

MADAME DE LAURIÈRE.

Oh! Elle soupçonne qu'elles sont un peu en désordre. Mais, bien entendu, elle n'en sait pas, là-dessus, plus long que moi, qui ne veux plus rien savoir... Le plus triste, dans tout cela, c'est que voilà une brave fille de vingt-quatre ans, pas commode à marier... Dans notre monde — et du reste dans les autres aussi — les prétendants pauvres veulent une femme riche, et les prétendants riches...

LE MARQUIS.

Veulent une femme très riche.

MADAME DE LAURIÈRE.

Justement. Or, Bertrade n'a pas le sou. Et, par malheur, je n'ai plus rien à lui laisser. Ce n'est pas ma faute. Il y a dix ans, je vous ai prêté la moitié de ma petite fortune. J'ai vite compris que je ne la reverrais jamais... Je ne vous reproche rien, d'ailleurs... Alors, étant veuve et sans enfants, j'ai tranquillement mis le reste en viager. Je pensais que Bertrade aurait toujours l'héritage de sa mère. Je ne prévoyais pas que son père saurait l'en alléger.

LE MARQUIS.

Vous savez bien que, si elle se marie, je lui en payerai la rente... Je m'y suis engagé... Mais il faut me laisser le temps.

MADAME DE LAURIÈRE.

Le bon billet!... Heureusement — et c'est où je voulais en venir et ce qui vous explique ma visite — je crois avoir trouvé pour Bertrade le mari qu'il lui faut.

LE MARQUIS.

Qui cela?

MADAME DE LAURIÈRE.

Hubert de Tarane, un petit-cousin à nous. Vous l'avez connu autrefois... Vingt-huit ans; très gentil garçon; intelligent; caractère sérieux, comme Bertrade elle-même. Pas bien riche; n'a qu'une assez belle terre à cinq ou six lieues de la Ravinière. Fait de l'agriculture et de l'élevage et aime ça. Des idées... un peu arriérées, mais que je trouve excellentes. Bertrade et lui ne s'étaient pas revus depuis leur petite enfance. Ils ont refait connaissance l'an dernier, au comice agricole de notre chef-lieu; mon Dieu, oui... Ils se sont plu. Il est venu nous voir plusieurs fois. Son père et sa mère sont deux respectables fossiles. Il a deux sœurs mariées à des propriétaires de Sologne et qui passent, comme lui, toute l'année sur leurs terres. Tout ce monde-là, irréprochable. Des traditions, même des vertus. Mais Hubert est beaucoup plus intelligent que les autres... Je ne sais pas s'il connait l'état de vos affaires, mais je ne crois pas qu'il se fasse grande illusion là-dessus. Je suis persuadé qu'il prendrait Bertrade sans dot. Et, probablement, il est le seul.

LE MARQUIS.

Voilà qui est parfait... Mais enfin, savez-vous

où en sont exactement les choses? Pensez-vous qu'il y ait eu quelque promesse échangée entre Tarane et Bertrade?

MADAME DE LAURIÈRE.

Pour qui la prenez-vous? Bertrade ne ferait rien sans vous prévenir.

LE MARQUIS.

A la bonne heure... Mais alors, ma chère amie, je vous dirai : ne brusquons rien, attendons... Vous vous engouez facilement... Ce petit Tarane, après tout, je ne le connais pas. Je ne l'ai pas vu depuis le temps où il était en culotte... Êtes-vous si sûre que ce mariage ferait le bonheur de Bertrade?

MADAME DE LAURIÈRE.

Le bonheur de Bertrade? Soit dit sans reproche, vous y pensez un peu tard.

LE MARQUIS.

Raison de plus pour que je m'en préoccupe aujourd'hui. Je ne peux pourtant pas... comme ça... sans savoir...

MADAME DE LAURIÈRE.

C'est juste. Alors, c'est bien simple. Venez passer quelques jours à la Ravinière. J'inviterai Tarane, vous le verrez... et vous jugerez.

LE MARQUIS.

C'est que... Paris n'est pas ennuyeux dans cette saison... Et puis, j'ai mes projets pour le mois prochain. Je dois faire le tour de la Bretagne, en auto, avec Chaillard, un de mes bons amis.

MADAME DE LAURIÈRE.

Emmenez Tarane.

LE MARQUIS.

C'est que... Chaillard ne sera pas seul.

MADAME DE LAURIÈRE.

Ni vous, peut-être?... Eh bien, tout peut s'arranger. Vous inviterez de ma part ce monsieur Chaillard à la Ravinière. Il viendra vous prendre avec sa machine... Avez-vous encore quelque objection?

LE MARQUIS.

Mon Dieu! ma chère amie... je ne sais pas bien pourquoi... mais je vous avoue que ce mariage ne me dit pas grand'chose.

MADAME DE LAURIÈRE.

Vous avez mieux?

LE MARQUIS.

Je rêve mieux.

MADAME DE LAURIÈRE.

Bertrade, elle, ne rêve pas mieux, et il me semble que vous devez en tenir compte... Écoute, mon ami. Je crois avoir été pour toi une bonne sœur. Au reste, je t'aime encore, en souvenir du temps où je t'aimais et t'admirais si passionnément. Tu étais beau, élégant, brillant... Moi, je n'avais pas de race pour un sou; j'avais l'air d'une pauvre petite bourgeoise. Nos parents ne s'occupaient que de toi et je trouvais cela tout naturel... Enfant, jeune fille et femme, je me suis toujours sacrifiée à toi, et de grand cœur... Je n'ai pas eu

de chance... j'ai perdu deux petits enfants... puis mon mari... Maintenant, je ne suis qu'une bonne dame revenue de tout et qui n'aspire qu'au repos... Heureusement, tu m'as donné Bertrade. Je me suis attachée à cette enfant. Elle aussi s'est sacrifiée à toi. Tu lui rendras cette justice qu'elle t'a singulièrement facilité, il y a trois ans, tes comptes de tutelle... Pour tout cela, mon ami, nous ne te demandons rien, que de consentir à son mariage avec Hubert. Tu le lui dois bien. Ce sera la première fois que tu auras fait quelque chose pour ta fille.

LE MARQUIS, attendri.

C'est vrai... Pauvre enfant!

MADAME DE LAURIÈRE.

Alors, tu viendras à la Ravinière?

LE MARQUIS.

Eh bien, oui...

MADAME DE LAURIÈRE.

Quand?

LE MARQUIS.

Je ne sais pas... Dans quelques semaines...

MADAME DE LAURIÈRE.

Oh ! je comprends... Ça ne t'amuse guère... Je n'ai pas grandes distractions à t'offrir. Je pourrai cependant inviter nos cousins Ligny. Le mari est un nid à potins. La petite femme est, comme on dit, dans le mouvement... Ah ! et puis, je ne t'ai pas dit que nous avions depuis six mois une nouvelle voisine?

LE MARQUIS.

Allons, tant mieux.

MADAME DE LAURIÈRE.

Une baronne Elven de Rommelsbach, qui a acheté la terre et le château des Gâchetières... Veuve d'un baron autrichien, à ce qu'il parait. C'est tout ce que je sais d'elle. Mûre, mais bien conservée. Très gracieuse avec tout le monde. Très bien pensante d'ailleurs. Elle nous a aidés à garder nos sœurs sécularisées et s'est mis en tête de leur bâtir une école neuve. Nous n'avons avec elle que des relations de bon voisinage et que je

ne tiens pas beaucoup à resserrer. Mais toi, tu pourras la voir si cela te fait plaisir. Elle est aimable et semble avoir vu du pays.

LE MARQUIS.

Comment l'entends-tu?

MADAME DE LAURIÈRE.

Oh! je n'ai pas d'esprit. J'entends seulement qu'elle semble avoir voyagé et que sa conversation n'est pas ennuyeuse.

LE MARQUIS.

Eh bien!... je te le répète... je ferai mon possible...(Le valet de chambre apporte une carte.) C'est monsieur Chaillard, dont je te parlais tout à l'heure.

MADAME DE LAURIÈRE.

Si je l'invite, viendras-tu?

LE MARQUIS.

Oh! je te jure que je viendrais sans cela.

MADAME DE LAURIÈRE.

Je l'inviterai, c'est plus sûr.

SCÈNE V

LES MÊMES, CHAILLARD.

CHAILLARD.

Cher ami...

Ils se serrent la main. Chaillard salue madame de Laurière.

MADAME DE LAURIÈRE, au marquis.

Voulez-vous me présenter monsieur ?

LE MARQUIS, présentant.

Monsieur Chaillard, un de mes bons amis. Ma sœur, la comtesse de Laurière.

MADAME DE LAURIÈRE.

Monsieur, vous pouvez me rendre un service.

CHAILLARD.

J'écoute, madame...

MADAME DE LAURIÈRE.

Voici. Mon frère se fait prier pour venir passer quelques jours chez moi, à la Ravinière, qui n'est pourtant qu'à une vingtaine de lieues de Paris. Le malheureux craint de s'y ennuyer; et, en effet, la maison est modeste et l'existence y est d'un calme excessif. Mais je suis sûre que, si vous acceptiez ou de l'y accompagner, ou de venir l'y rejoindre...

CHAILLARD.

Quel jour, madame, désirez-vous que je vous l'amène?

MADAME DE LAURIÈRE.

Mais le plus tôt possible... la semaine prochaine par exemple.

CHAILLARD.

Madame, j'obéirai.

MADAME DE LAURIÈRE.

Merci, monsieur. A bientôt donc. (Au marquis.) Vous êtes pris, mon ami.

LE MARQUIS.

J'en suis charmé.

MADAME DE LAURIÈRE.

Au revoir.

Elle sort.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, CHAILLARD.

CHAILLARD.

Alors, c'est la comtesse de Laurière?

LE MARQUIS.

Dame!

CHAILLARD.

Elle est toute simple.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'elle soit?

CHAILLARD.

Exquise, d'ailleurs... Très grande dame..

LE MARQUIS.

A quoi reconnaissez-vous ça?

CHAILLARD.

Mon Dieu… je ne sais pas.

LE MARQUIS.

Moi non plus… Elle a l'air d'une bonne dame, ma sœur, tout simplement. Vous avez des préjugés, Chaillard?

CHAILLARD.

Oui, peut-être… sur des détails.

LE MARQUIS.

Je suis sûr, par exemple, que vous êtes de ceux qui qualifient les petits pieds et les petites mains d' « extrémités aristocratiques ».

CHAILLARD.

Ça se dit.

LE MARQUIS.

Eh bien, mon ami, de bons observateurs ont remarqué, au contraire, que les femmes de vieille race ont plutôt de grandes mains et de grands pieds — à preuve la reine Berthe — et cela, parce que leurs ancêtres ont eu besoin, avant tout, d'abatis solides pour faire ce qu'ils ont fait.

CHAILLARD.

C'est possible.

LE MARQUIS.

C'est vrai.

CHAILLARD.

Je vous crois toujours, cher ami.

LE MARQUIS.

Vous me croyez même trop... Vous voilà encore habillé exactement comme moi... Regardez... même la cravate... C'est assommant à la fin... Vous n'avez donc pas d'idées?

CHAILLARD.

Je trouve les vôtres meilleures... Vous me meublez, vous m'habillez, vous me choisissez mes tableaux, mes voitures, mes chevaux... mes domestiques... même mes petites amies... Je n'ai qu'à payer les notes... C'est très commode... et je vous en suis très reconnaissant.

LE MARQUIS.

Ce bon Chaillard !

CHAILLARD.

Oh! pas méchant, bien sûr... Mais parlons de choses sérieuses... Vous savez que c'est après-demain la journée des drags... Vous conduisez, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

C'est convenu.

CHAILLARD.

J'ai fait des invitations de votre part, comme vous m'y aviez autorisé... Je voudrais vous soumettre la liste...

LE MARQUIS.

Voyons.

CHAILLARD.

« Duc et duchesse de Baule, marquis et marquise de Villorceau, duc de Messas, miss Harrison, marquis de Cravant, duc de Brétigny... »

LE MARQUIS.

Ça fait bien des ducs, mon ami... Mais, quand on les aime... Ils ont tous accepté?

CHAILLARD.

Tous.

LE MARQUIS.

Alors, ça va bien.

CHAILLARD.

Voudrez-vous, mon cher ami, venir tantôt... jeter un coup d'œil sur mes écuries et donner vos dernières instructions?

LE MARQUIS.

Entendu.

CHAILLARD.

J'ai encore une petite chose à vous demander.

LE MARQUIS.

Parlez, cher ami.

CHAILLARD.

Voici. Un petit journaliste s'est permis, sur ma collection de tableaux, quelques plaisanteries un peu vives... et que je ne puis laisser passer.

Il lui tend un journal.

LE MARQUIS.

Voyons... Eh bien, mais ce n'est pas très grave.

CHAILLARD.

Ce n'est pas très grave, mais je veux qu'on me laisse tranquille... Et je suis décidé à envoyer à ce monsieur deux de mes amis.

LE MARQUIS.

Diable!

CHAILLARD.

Je suis comme ça. Cher ami, voulez-vous me faire l'honneur d'être mon témoin ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien à vous refuser.

CHAILLARD.

Merci, cher ami.

LE MARQUIS.

Et l'autre témoin ?

CHAILLARD.

Qui vous voudrez... Un de vos amis du Jockey, par exemple...

LE MARQUIS.

J'ai votre affaire. Le comte de Vaneuse-Magnanville... Un homme très distingué... tout ce qu'il y a de mieux... Le pistolet, n'est-ce pas ?

CHAILLARD.

Plutôt.

LE MARQUIS.

Et si le journaliste ne veut pas marcher ? Car, vraiment, il n'y a pas de quoi.

CHAILLARD.

Il marchera.

LE MARQUIS.

Dites, cher ami, qu'est-ce que vous lui donnez pour ça ?

CHAILLARD.

L'honneur de voir son nom pas loin du vôtre au bas du procès-verbal lui suffira, j'espère.

LE MARQUIS.

Oh ! je plaisantais.

CHAILLARD.

Et très finement... Et, maintenant, si nous déjeunions au cercle ?

LE MARQUIS.

Volontiers... Je sors avec vous. (Le valet de chambre lui apporte une carte.) Je n'y suis pas, vous le savez bien.

LE VALET DE CHAMBRE.

Cette dame a beaucoup insisté.

LE MARQUIS.

Une dame ? (Lisant la carte.) « Baronne Elven de Rommelsbach ». (A lui-même.) Tiens, tiens, la voisine de ma sœur. (A Chaillard.) Accordez-moi cinq minutes, cher ami ?... Je vous rejoindrai là-bas... Voulez-vous sortir par ici ?

CHAILLARD.

A tout à l'heure.

LE MARQUIS.

A tout à l'heure. (Chaillard sort par la porte de gauche. Au valet de chambre.) Faites entrer cette dame.

La baronne d'Elven entre par la porte de droite.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, LA BARONNE.

LE MARQUIS.

Madame…

LA BARONNE.

Monsieur… (Il lui présente un siège.) Je vous remercie de m'avoir reçue, monsieur. Vous excuserez, j'espère, l'indiscrétion de ma démarche quand vous en connaîtrez la raison… Je suis, depuis six mois, la voisine de campagne de la comtesse de Laurière, votre sœur…

LE MARQUIS.

Je sais, madame.

LA BARONNE.

Peut-être n'aurait-ce pas été un titre suffisant pour me présenter chez vous… Mais il s'agit d'une

bonne œuvre, et qui ne peut vous laisser tout à fait indifférent... Quoique très nouvellement venue dans ce joli coin de terre, je m'y intéresse déjà beaucoup... Nos bonnes sœurs ont été expulsées, naturellement. Elles se sont laïcisées et elles ont pu recommencer à faire la classe... Mais leur maison est une véritable masure où elles sont fort mal, elles et leurs petites filles. Alors, j'ai entrepris de leur bâtir une école... Je pourrais me charger seule de cette petite construction... Mais je suis encore un peu une étrangère... et il m'a paru préférable de réunir, pour former une sorte de Comité de patronage de l'œuvre, quelques-uns des noms les plus connus et les plus respectés dans la région... Madame de Laurière a bien voulu me donner le sien... J'ai pensé, monsieur, que, peut-être, vous ne me refuseriez pas le vôtre.

LE MARQUIS.

Il est à vous, madame. Et j'aurai l'honneur de vous envoyer ma modeste souscription.

LA BARONNE.

Merci, monsieur. (Un silence.) Ce qui se passe est vraiment bien triste.

LE MARQUIS.

Et l'on ne sait pas où cela s'arrêtera.

LA BARONNE.

Dieu seul le sait.

Un silence.

LE MARQUIS.

Madame...

LA BARONNE.

Monsieur...

LE MARQUIS, la regardant dans les yeux.

Non, ça n'est pas possible... Mais si!... Mais si!... Voyons, avoue-le, c'est toi, Fabienne... Fabienne de Montjoye.

LA BARONNE.

Tu me reconnais? Quel bonheur!

LE MARQUIS.

Trente-cinq ans qu'on ne s'est vu.

LA BARONNE.

Chut ! Ne le dis pas.

LE MARQUIS.

Nous sommes un peu changés... Moi, du moins.

LA BARONNE.

Tu as noirci, mon pauvre Gonzague.

LE MARQUIS.

Et toi, blondi... Mais, sapristi ! Tu as maintenant une tenue !...

LA BARONNE.

On est rangée, mon cher. Tout a son temps.

LE MARQUIS.

Écoute, je suis vraiment content de te revoir... Sais-tu que tu as été une de mes plus jolies aventures d'autrefois ?

LA BARONNE.

Oui, ç'a été gentil... Je me rappelle. J'avais dix-sept ans... J'avais été une petite fille pauvre, battue, pas gaie... Je chantais à Bobino, un petit théâtre de rien du tout, où la mode était de venir faire du tapage... Un soir, tu es entré avec une bande joyeuse... Je chantais faux... Un monsieur a crié : « Un parapluie ! Il va pleuvoir ! » Je me suis mise à pleurer... Tu as traité le monsieur d'imbécile et, le surlendemain, tu lui as servi un joli coup d'épée... Tu m'as attendue à la sortie du boui-boui... J'étais éperdue de reconnaissance... Nous sommes restés six mois ensemble, — les meilleurs de ma vie, je le dis comme je le pense. — En sortant de tes mains, j'étais une autre femme... C'est toi qui m'as formée, mon cher.

LE MARQUIS.

Vous aviez l'étoffe.

LA BARONNE.

C'est probable. Mais j'ai appris de vous mille choses qui m'ont joliment servi plus tard... A quoi pensez vous ?

LE MARQUIS.

Laissez-moi fermer les yeux... Je me sens rajeunir en vous écoutant... Je le revois dans tous ses détails, ce temps où il faisait si bon vivre.

LA BARONNE.

Le second Empire.

LE MARQUIS.

Les dix-huit années de corruption.

LA BARONNE.

On était jeune.

LE MARQUIS.

Gai.

LA BARONNE.

Insouciant.

LE MARQUIS.

Et pourtant sentimental.

LA BARONNE.

On soupait.

LE MARQUIS.

On buvait encore du vin.

LA BARONNE.

On se levait tard.

LE MARQUIS.

Les magasins des boulevards étaient éclairés jusqu'à minuit.

LA BARONNE.

Quelle jolie petite ville que le Paris de ce temps-là !

LE MARQUIS.

On vivait entre soi.

LA BARONNE.

On connaissait tout le monde.

LE MARQUIS.

On attelait correctement.

LA BARONNE.

Il y avait au Bois des équipages parfaits.

LE MARQUIS.

La rue était tranquille.

LA BARONNE.

Pas de tramways.

LE MARQUIS.

Pas d'autos.

LA BARONNE.

Les journaux étaient décents.

LE MARQUIS.

Les livres étaient écrits en français.

LA BARONNE.

On n'était pas bête.

LE MARQUIS.

Il n'était pas question de socialisme, ni d'internationalisme... ni de toutes ces machines-là.

LA BARONNE.

On était patriote.

LE MARQUIS.

Et fier d'être Français.

LA BARONNE.

On assistait à des entrées de troupes victorieuses.

LE MARQUIS.

On était moral.

LA BARONNE.

Le roman et le théâtre respiraient le mépris de l'argent.

LE MARQUIS.

Et, pourtant, on en avait.

LA BARONNE.

Dans les comédies, les fils de famille allaient, au dernier acte, se régénérer en Afrique.

LE MARQUIS.

Le livre le plus immoral était *Madame Bovary!*

LA BARONNE.

Ah! la crinoline!

LE MARQUIS.

Les *Italiens!*

LA BARONNE.

Les cent-gardes!

LE MARQUIS.

Tortoni!

LA BARONNE.

Le Grand-Seize!

LE MARQUIS.

La *Belle Hélène!*

LA BARONNE.

Les romans d'Octave Feuillet!

LE MARQUIS.

La délicieuse petite exposition de 1867!

LA BARONNE.

Oh! tout ça! tout ça!

LE MARQUIS.

Malheureusement ça a mal fini... Ça devait être... Politique extérieure stupide.

LA BARONNE.

On te l'a dit?

LE MARQUIS.

O souvenirs! souvenirs!... Je me rappelle le jour où je t'ai dit adieu, pour aller rejoindre l'armée de Charette... Tu pleurais.... comme à

Bobino... Je me suis battu... J'ai été blessé... longtemps malade... Je n'ai plus eu de tes nouvelles... Après la guerre, on ne s'est plus rencontré... Qu'es-tu devenue?

LA BARONNE.

J'ai eu des hauts et des bas... Passons!... Enfin, j'ai été épousée, en due forme, par un petit baron autrichien, le baron Elven de Rommelsbach... Ah! celui-là m'a rudement aimée. Je ne le détestais pas... Il était phtisique... Je l'ai très bien soigné...

LE MARQUIS.

Ah?

LA BARONNE.

N'aie pas de mauvaises pensées... Mon ami, prends au hasard une famille d'honorables bourgeois, ou, si tu veux, une famille de ton monde, prends-la même bien pensante et strictement correcte, et jure-moi que tous ses membres, sans exception, se souhaitent sincèrement les uns aux autres une existence interminable... Tu comprends que si, après tout ce que j'ai vu, j'avais encore des illusions sur la nature humaine... Je ne désirais peut-être pas l'éternité de mon mari; mais, je te

le répète, je l'ai très bien soigné. Je ne me suis pas servi contre lui de l'amour qu'il avait pour moi. Et je l'ai même enrichi.

LE MARQUIS.

Ça, c'est original.

LA BARONNE.

Il m'avait emmenée là-bas, dans le château de ses pères... J'ai su y vivre en vraie dame, je m'en flatte... grâce à tes anciennes leçons, mon cher... La famille du baron finit par m'accepter, car j'étais douce et décente... Mon mari était riche déjà. Mais il avait d'énormes mines de cuivre qui ne lui rapportaient presque rien, étant mal exploitées, et par des procédés tout à fait élémentaires... Je les visitai, je me fis rendre compte... J'avais connu à Paris un petit ingénieur qu'on disait très fort et qui était un peu mon obligé. Je le fis venir. Quelques années après, la production était décuplée. En reconnaissance, le baron, avant de mourir, m'assura la propriété de la moitié des mines, et sa famille ne contesta point la donation. Mon mari mort, ses parents voulaient même me retenir là-bas. J'ai préféré rentrer en France. Un hasard m'a fait acheter une terre dans le voisinage

de la comtesse de Laurière... Oh! j'ai été discrète, tu peux m'en croire... Des visites de convenance. rien de plus... Après tout, n'est-ce pas, je suis veuve, et après un mariage très régulier... J'ai dix ans de vertu dans mon passé, mon Dieu oui. Trouve-moi beaucoup de femmes qui en puissent dire autant... Et je suis riche... très riche, tu sais?... Mais je t'avoue que j'ai surtout soif de considération. C'est la passion convenable à mon âge. Je n'ignore pas la vanité des biens de ce monde. Mais je les aime tout de même: ce sont les seuls dont on soit sûr... La vie me paraîtrait trop ennuyeuse si je cessais d'agir, de m'accroître... je n'ose pas dire: de m'élever...

LE MARQUIS.

Disons: de monter.

LA BARONNE.

Si tu veux. Tu connais maintenant mon histoire. Et toi, qu'es-tu devenu?

LE MARQUIS.

Mais... je n'avais pas à « devenir », ma chère. Je suis resté ce que j'étais.

LA BARONNE.

Je sais. J'ai d'ailleurs eu de tes nouvelles, de temps en temps, par les journaux mondains... Je sais... que tu es toujours l'homme le plus élégant et le plus brillant de Paris.

LE MARQUIS.

Oui, on le dit. Ma légende est faite... Un peu las, pourtant, et pas gai tous les jours.

LA BARONNE.

Écoute, je ne me permets pas de t'interroger... Et je vais peut-être te dire une chose ridicule... Mais, qui sait?... Si jamais je pouvais t'être bonne à quelque chose... t'épargner un ennui...

LE MARQUIS.

Merci. Tu es toujours bonne fille... Ne fais pas cette moue... Non, mais dire que la dame qui est ici a été la petite Pâquerette de Bobino!... C'est extraordinaire! Mais comment as-tu eu l'idée de venir me trouver?

LA BARONNE.

J'ai appris, il y a quelques jours seulement, par un hasard que je n'ose qualifier de providentiel, que la comtesse de Laurière était ta propre sœur... Alors, j'ai voulu te voir... je ne sais pas pourquoi... par curiosité... ou pour le plaisir de m'attendrir... Je ne le regrette pas... Mais n'aie pas peur, je te laisserai maintenant bien tranquille... Et sois sûr que je n'ennuierai pas non plus madame de Laurière. Quant à toi... je sais bien que tu ne me trahiras pas.

Geste du marquis.

LE MARQUIS.

Mais, au fait... Ah! non, c'est trop amusant... Je dois justement aller passer quelques jours à la Ravinière... Après tout, tu l'as dit, tu as été mariée... tu es en règle... Et quand même! Rien ne s'oppose à ce que, moi du moins, je te rencontre.

LA BARONNE.

Alors, au revoir?

LE MARQUIS.

Au revoir, ma bonne Fabienne... (La reconduisant.) Madame...

ACTE DEUXIÈME

A la Ravinière. Un hall. A droite, large baie sur le jardin; au fond et à gauche, portes communiquant avec le salon et la salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, MADAME DE LAURIÈRE, BERTRADE, CHAILLARD, MAITRE AUBERT, LIGNY, MADAME DE LIGNY, TARANE, SOLANGE, CÉLESTINE.

On passe de la salle à manger dans le hall.

MADAME DE LAURIÈRE, répondant à une question de Chaillard, à qui elle donne le bras.

Les deux jeunes filles qui ont déjeuné avec nous? C'est Solange Fleuriot, la fille du boulanger,

et Célestine Joly, la fille d'un vigneron. Des amies de Bertrade.

CHAILLARD.

Des amies?

MADAME DE LAURIÈRE.

Oui. Bertrade a joué avec elles toute petite. Même quand elle était au couvent, elle les voyait aux vacances... Au reste, Bertrade connait tout le monde dans le pays. Elle invite tous les dimanches à déjeuner deux ou trois de ses camarades. Elle-même va quelquefois manger la soupe chez l'une et chez l'autre... Ça lui plaît.

CHAILLARD.

Vraiment? Mais c'est admirable!

TARANE, qui vient derrière.

En quoi admirable?

Tous trois continuent la conversation. Pendant ce temps-là, monsieur et madame de Ligny et les trois jeunes filles causent ensemble.

LE MARQUIS, à maître Aubert.

Quand êtes-vous arrivé?

MAITRE AUBERT.

Ce matin, monsieur le marquis. On m'a dit que vous étiez à l'église.

LE MARQUIS.

C'est aujourd'hui dimanche, maître Aubert.

MAITRE AUBERT.

Mais j'ai vu monsieur Chaillard... Et madame de Laurière a eu la bonté de me retenir à déjeuner. Quand pourrai-je vous voir seul à seul?

LE MARQUIS.

Mais dans un instant, mon bon ami.

MAITRE AUBERT.

C'est que j'ai affaire demain à Paris et je suis obligé de reprendre le train de quatre heures.

LE MARQUIS.

La voiture vous conduira à la gare... Et... vous avez des choses à me dire?

MAITRE AUBERT.

Très intéressantes.

LE MARQUIS.

Fâcheuses ?

MAITRE AUBERT.

Pas précisément. Cela dépendra de la façon dont vous les prendrez.

Ils continuent la conversation.

BERTRADE, *à Tarane.*

Eau-de-vie de marc ?... Kirsch ?... Il est très vieux. Il est fait avec les cerises des cerisiers où nous grimpions il y a vingt ans.

TARANE.

Oui, oui, je me souviens.

BERTRADE.

Nous nous entendions très bien.

TARANE.

Nous continuons, n'est-ce pas ?

BERTRADE.

Nous continuons.

TARANE.

Quand parlez-vous à votre père?

BERTRADE.

J'attends un moment favorable... Mais j'ai un peu peur...

TARANE.

Je ne lui demande que vous : il ne peut pas refuser.

BERTRADE.

Je ne crois pas. (Le quittant.) Allons, Célestine, Solange, aidez-moi donc un peu.

SOLANGE et CÉLESTINE.

Oui, oui, Bertrade.

Elles servent café et liqueurs à Ligny, maître Aubert, etc.

CHAILLARD, à madame de Laurière.

Bertrade tout court?

TARANE.

C'est elle qui le veut. Ça vous choque ?

CHAILLARD.

Non, mais... (A Bertrade qui lui sert le café.) Mes respectueux compliments, mademoiselle... J'avais eu déjà l'occasion d'admirer votre grâce et votre esprit... je connais maintenant votre bonté... Savez-vous que, ce que vous faites là, c'est du socialisme ?

BERTRADE.

Comment ?

CHAILLARD.

Mais, en traitant de cette façon des jeunes filles qui, après tout...

BERTRADE.

Oh ! non, ce n'est pas du socialisme.

CHAILLARD.

Alors, c'est de la politique ?

BERTRADE.

Encore moins, par exemple !... C'est... ce n'est même pas de l'évangile. Ce n'est rien du tout... C'est naturel, voilà.

TARANE.

C'est « vieille France ».

CHAILLARD.

Croyez-vous ?

TARANE.

Je crois, monsieur Chaillard, que, sauf dans de petits coins comme ici, les classes sont beaucoup plus séparées aujourd'hui par les mœurs qu'elles ne l'étaient autrefois par les institutions...

CHAILLARD.

Permettez !...

Il continue un moment à causer avec Tarane.

MADAME DE LAURIÈRE, à Bertrade.

As-tu parlé à ton père ?

BERTRADE.

C'est ce qu'Hubert me demandait à l'instant.

MADAME DE LAURIÈRE.

Eh bien?

BERTRADE.

Eh bien...

MADAME DE LAURIÈRE.

Tu ne parais pas pressée.

BERTRADE.

Oh! tante, ne soyez pas méchante... j'ai peur...

MADAME DE LAURIÈRE.

Peur, toi, Bertrade?

BERTRADE.

J'ai peur parce que j'aime Hubert. Je l'aime tant, si vous saviez!... Je ne puis le dire qu'à vous... Je ne puis même pas le lui dire, à lui. Alors, ce serait pour moi une telle douleur si mon père refusait...

MADAME DE LAURIÈRE.

Il ne refusera pas. Tout au plus se fera-t-il prier. Il paraît d'assez bonne humeur depuis qu'il est ici. Promets-moi que tu seras brave et que tu lui parleras... aujourd'hui même.

BERTRADE.

C'est promis... ma mère.

MADAME DE LAURIÈRE.

Chère enfant!

Elle quitte Bertrade.

SOLANGE et CÉLESTINE, saluant la comtesse.

Au revoir, madame.

MADAME DE LAURIÈRE.

Vous partez déjà, mes petites?

SOLANGE.

C'est qu'il faut que nous finissions le reposoir.

CÉLESTINE.

Et que nous soyons à l'église à trois heures pour la procession.

CHAILLARD.

Le reposoir ? La procession ?

MADAME DE LAURIÈRE.

C'est aujourd'hui la Fête-Dieu, monsieur Chaillard. Vous l'auriez appris ce matin si vous étiez venu avec nous à la messe... Il y a, comme tous les ans, un reposoir dans le parc, et la procession nous fait l'honneur d'y venir.

MADAME DE LIGNY.

Oh ! que ça doit être pittoresque !

TARANE, à part.

Dinde, va !

SOLANGE.

C'est Célestine qui porte la bannière.

CÉLESTINE.

Et Solange qui tient la claquette.

CHAILLARD.

La claquette ?

CÉLESTINE.

Oui, pour faire manœuvrer la troupe angélique.

CHAILLARD.

La troupe angélique ?

CÉLESTINE.

Les petites filles qui jettent des fleurs devant le dais.

MADAME DE LIGNY.

Oh ! que c'est gentil ! Que c'est gentil !

TARANE.

Vous êtes en plein milieu clérical, monsieur Chaillard.

CHAILLARD.

Attendez !... Mesdemoiselles, cela fait sans doute plaisir à vos parents que vous portiez la bannière... et la claquette... et la troupe angélique, et tout ça ?

SOLANGE.

Bien sûr.

CÉLESTINE.

Papa a fait une scène à monsieur le curé parce que, comme j'avais été au bal, monsieur le curé voulait me rayer de la confrérie.

MADAME DE LAURIÈRE.

Oh ! il y a encore de la religion dans le pays, Dieu merci !

CHAILLARD.

Et dites-moi, mesdemoiselles... qui est votre député ?

SOLANGE.

Je crois que c'est monsieur Lerat.

CÉLESTINE.

Oui, c'est monsieur Lerat.

CHAILLARD.

Mon collègue Lerat ? Un des plus fermes soutiens du bloc !

TARANE.

Parfaitement.

CHAILLARD, aux jeunes filles.

Et vos pères ont voté pour lui ?

TARANE.

J'en sais quelque chose. Je me suis présenté contre lui aux dernières élections. J'habite le canton voisin. Je suis cultivateur et je me donne autant de mal que le plus laborieux des fermiers... Je vis avec une simplicité parfaite et je puis dire que je rends des services... Mais, ces gens, qui veulent que leurs filles portent la bannière de la

Vierge, votent pour Lerat parce qu'il leur promet de les débarrasser des curés. Voilà.

SOLANGE.

Oh! Ce n'est pas contre vous, tout ça, monsieur de Tarane. Mais, n'est-ce pas? nos parents ne sont pas libres.

CÉLESTINE.

C'est à cause du tramway de Périgny à Meaux.

SOLANGE.

Papa dit qu'on n'a rien si l'on n'est pas avec le Gouvernement. Alors...

LE MARQUIS.

Elles sont charmantes.

SOLANGE et CÉLESTINE, saluant.

Madame la comtesse... Monsieur le marquis... Messieurs et dames...

Le marquis et Tarane leur serrent la main très simplement : Chaillard avec affectation.

BERTRADE.

A tantôt.

SOLANGE et CÉLESTINE.

A tantôt.

Elles sortent par la baie.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins SOLANGE et CÉLESTINE.

TARANE, comme à lui-même.

Bah !... C'est bien fait, après tout.

CHAILLARD.

Quoi ?

TARANE.

Que les Lerat triomphent... Moi, je fais ce que je peux... Mais les derniers aristocrates de naissance... (oh ! soyez tranquille, monsieur Chaillard, je reconnais d'autres aristocraties) ne font guère leur devoir, qui est, pour quelques-uns, de demeurer sur leurs terres, et, pour tous, de travailler. Mais les uns font la tête ; d'autres s'entêtent, avec un orgueil béat, dans une oisiveté parcimonieuse ; d'autres se croient obligés de donner dans ce qu'on appelle les idées nouvelles, et qui ne sont pas fraiches, pourtant !... Nos aïeux

étaient déjà comme ça. La Révolution a été faite, malgré le peuple ou à son insu, par les nobles et par la canaille.

LE MARQUIS.

Hé ! dites donc ! dites donc !

TARANE.

L'erreur de 89, dont nous mourons...

CHAILLARD.

Eh ! pardon. Moi, j'en vis.

TARANE.

Je ne vous le fais pas dire.

CHAILLARD.

Pourquoi ne serais-je pas sincère ? D'ailleurs, cher monsieur, erreur ou non, croyez bien qu'on ne remonte pas certains courants...

TARANE.

Cela se dit. Mais on les juge, au moins. C'est une petite consolation.

LE MARQUIS.

La vraie consolation, mon ami, c'est de n'y pas penser... Mes ancêtres avaient leur rôle naturel, qui était de faire la guerre et de faire la vie jolie autour d'eux... Je me suis rabattu sur le second point. Ce n'est pas ma faute. On nous a dispensés de nos devoirs en nous dépouillant de nos droits... Je me regarde comme un survivant... un inadapté...

MADAME DE LIGNY.

Un joyeux inadapté.

TARANE.

C'est commode, mon cousin.

BERTRADE, suppliante.

Hubert !

LE MARQUIS, à part.

Il m'agace, ce petit-là.

MADAME DE LAURIÈRE.

Messieurs, assez de politique comme ça, je vous en prie.

TARANE.

Le fait est que voilà des propos bien vains.

MADAME DE LIGNY.

Oh ! pourquoi ?... Ça commençait à m'intéresser.

CHAILLARD.

Vous avez des opinions politiques, madame ?

TARANE.

Madame de Ligny est socialiste.

MADAME DE LIGNY.

Oui.

CHAILLARD.

Bravo ! Pourquoi ?

MADAME DE LIGNY.

Mais parce que... enfin... Tolstoï... la religion de la souffrance humaine... Et puis, c'est amusant.

TARANE.

Voilà des raisons.

MADAME DE LAURIÈRE.

Messieurs, messieurs, vous êtes insupportables !

CHAILLARD.

C'est vrai.

MADAME DE LAURIÈRE.

Il n'y a que Ligny qui ne s'en mêle pas et je l'en remercie.

LIGNY.

Oh! moi, ma cousine, je n'ai pas d'idées.

MADAME DE LAURIÈRE.

Au moins, vous, vous l'avouez... En revanche, vous savez des histoires. Contez-nous-en.

LIGNY.

Mais je n'en sais pas, ma cousine... Ou du moins... Cette dame qui était ce matin à la messe, côté de la Vierge, c'est bien la baronne d'Elven?

MADAME DE LAURIÈRE.

Oui, notre nouvelle voisine... Elle est très bien.

LIGNY.

Je l'avais déjà aperçue, il y a deux mois, pendant notre dernier séjour à la Ravinière... Je me suis informé...

MADAME DE LAURIÈRE.

Et qu'avez-vous appris?

LIGNY.

Pas grand'chose... En quels termes êtes-vous avec elle?

MADAME DE LAURIÈRE.

Presque nuls, mais pas mauvais... Relations de convenance.

LIGNY.

Qu'est-ce que vous savez d'elle?

MADAME DE LAURIÈRE.

Veuve d'un baron autrichien. A longtemps vécu

à l'étranger. Très riche. Bien pensante. C'est tout. Vous en savez davantage?

LIGNY.

« Je sais » n'est pas le mot... Seulement, il paraît qu'elle est née Florence Taponnier... et qu'elle s'est appelée Fabienne de Montjoye.

CHAILLARD.

Fabienne de Montjoye?... Attendez donc.

LIGNY.

Vous l'avez connue?

CHAILLARD, se reprenant.

Moi? Oh! non, je confondais.

LIGNY.

Il paraît qu'elle a été artiste au théâtre Bobino, vers la fin de l'Empire.

LE MARQUIS.

Tout ça n'a aucun intérêt, Ligny.

MADAME DE LIGNY.

Mais si! Mais si! (A Ligny.) Continuez, Hector. Après?

LIGNY.

Après? Rien... Il y a bien eu, un peu après la guerre, une histoire d'entôlage — oh! d'entôlage élégant — où elle aurait été mêlée... Mais elle a été acquittée... avec excuses du président.

MADAME DE LAURIÈRE.

Mais qui est-ce qui vous a appris tout ça?

MADAME DE LIGNY.

Hector est très lié avec le préfet de police.

TARANE.

C'est ce qui donne tant de charme à sa conversation.

LIGNY.

Florence, donc, ou Fabienne, m'a dit ce haut magistrat, s'était fait une touchante spécialité.

Elle était comme qui dirait petite sœur pour poitrinaires riches... Elle a enfin rencontré le bon... le baron d'Elven. Il faut dire qu'elle l'a prolongé de cinq ans et qu'elle a doublé sa fortune avant d'en hériter ; car c'est, paraît-il, une femme d'affaires de premier ordre... D'ailleurs, tenue parfaite... Cela, toujours... même à Bobino... Une intelligence et une volonté.

MADAME DE LIGNY.

Une femme par delà le bien et le mal... Je trouve ça très chic.

TARANE.

Voilà maintenant Huguette nietzschéenne. Elle était socialiste tout à l'heure, ce qui ne paraît pas s'accorder très bien. Au fond, je la crois anarchiste comme l'enfant qui vient de naître... En art, elle est naturellement pour l'art d'après-demain, et elle fait en outre des petits vers d'un paganisme à faire rougir la maréchaussée... Tiens, où est-elle?

Madame de Ligny vient, en effet, de sortir silencieusement.

LIGNY.

Sa piqûre de morphine.

TARANE.

C'est vrai, j'oubliais.

MADAME DE LAURIÈRE.

Pauvre enfant !

LIGNY.

Pour en revenir à la baronne...

LE MARQUIS.

Mon cher cousin, tout ça c'est très joli... Mais, enfin, vous n'y étiez pas... Madame d'Elven est une femme ; elle est maintenant seule, elle a été régulièrement mariée ; elle fait rebâtir l'école des sœurs... Voilà tout ce que nous avons à savoir d'elle.

MADAME DE LAURIÈRE.

Mon frère a raison. Ne soyons pas si curieux.

MAITRE AUBERT.

Croyons à la façade les uns des autres.

LE MARQUIS.

Vous parlez peu, maître Aubert, mais vous dites de fort bonnes choses.

MAITRE AUBERT, saluant.

Monsieur le marquis...

LIGNY.

Oh ! moi, vous savez... on m'a demandé une histoire, j'en ai raconté une.

CHAILLARD.

Déjà deux heures... Qui est-ce qui vient avec moi en auto?

MADAME DE LIGNY, rentrant.

Nous !

TARANE.

Ça va mieux ?

MADAME DE LIGNY.

Oui, merci.

CHAILLARD, à madame de Laurière.

Me ferez-vous l'honneur, madame... (A Bertrade.) et vous, mademoiselle... et vous, monsieur de Tarane?

MADAME DE LAURIÈRE.

Mille remerciements, cher monsieur, mais aujourd'hui nous avons les vêpres...

CHAILLARD.

Pardon... Je vais voir si la machine est prête et donner les derniers ordres.

Il sort.

SCENE III

LES MÊMES, moins CHAILLARD.

LE MARQUIS.

Très bon garçon, Chaillard.

TARANE.

Oui, à la surface... Le fond doit être effrayant.

LE MARQUIS.

Mais l'arrière-fond est probablement très gentil.

MADAME DE LAURIÈRE.

En tout cas, il n'est pas bête.

LIGNY.

Ah! fichtre non! Il en a donné des preuves.

MADAME DE LAURIÈRE.

Mon petit Ligny, je vous vois venir... Mais je ne vous demande plus d'histoire. Monsieur Chaillard est mon hôte.

LIGNY.

Oh! cette fois, ce n'est pas une histoire, c'est une légende. Mais elle est drôle.

TARANE.

Voyons.

MADAME DE LAURIÈRE.

Ligny, je vous ai prévenu, je ne vous écoute pas.

LIGNY.

Je dirai donc, pour ne faire de peine à personne : il y avait une fois un financier qui avait entrepris — en Birmanie, si vous voulez — la construction d'un chemin de fer. Le Gouvernement birman lui assurait, mettons deux cent mille francs par kilomètre, prix uniforme. Pour les kilomètres en plaine, c'était admirablement payé. Pour les kilo-

mètres en montagne, c'était un peu juste; mais notre financier devait se rattraper largement sur l'ensemble. Or, quand la voie atteignit la région montagneuse, des brigands assassinèrent les ouvriers. Cas de force majeure. Le Gouvernement birman dut se contenter des kilomètres en plaine et notre financier empocha la forte somme... C'était lui qui avait payé les brigands.

BERTRADE.

Quelle horreur!

MADAME DE LIGNY.

Eh bien, moi, je trouve ça épatant!

TARANE.

J'attendais ce cri.

LIGNY.

Autre histoire.

MADAME DE LAURIÈRE.

Non! non!

MADAME DE LIGNY.

Oh! si! si! Allez-y, Hector.

LIGNY.

Notre homme, à cette époque, était déjà très bien avec le sultan... de Birmanie, toujours... Il avait amené avec lui sa femme, la compagne des jours difficiles, une petite Parisienne jolie, dit-on, mais dont il était un peu las. Il obtint pour elle la permission de visiter le harem. Pendant la visite, le sultan l'aperçut, je ne sais comment. Elle lui plut. Il la garda. Le mari ne la réclama point, mais il eut sa concession de chemin de fer... Quelque temps après, la petite femme, qui n'avait aucun goût pour la vie de harem, essaya de s'échapper... Ça lui réussit mal... Le mari se fit délivrer par faveur l'acte de décès, ce qui lui permet de se remarier, quand il le jugera utile... Et fichtre! c'est un joli parti.

MADAME DE LIGNY.

C'est admirable!

LE MARQUIS.

Pas un mot de vrai, bien entendu, dans tout ça,

mon petit... Mais, il n'y a pas à dire, Chaillard est, dans son genre, un homme très remarquable... une manière de conquérant.

TARANE.

Cartouche aussi.

LE MARQUIS.

Vous allez trop loin, Tarane.

TARANE.

Oh! mon cousin, je veux bien croire comme vous que ce ne sont là que d'agréables historiettes... Je n'ai rien contre votre ami... Mais une chose dont je suis sûr, parce que je la sens profondément, c'est que les Chaillard et moi, nous ne sommes pas de la même espèce.

MADAME DE LAURIÈRE.

Il faut cela pour la variété de la vie... Mais, dites-moi, Tarane, si j'ai bien compris, monsieur Chaillard est député socialiste?

TARANE.

Oui, sur son programme.

MADAME DE LAURIÈRE.

Et il possède une grande fortune?

TARANE.

Trente ou quarante millions.

MADAME DE LAURIÈRE.

Qu'il garde?

TARANE.

Et qu'il augmente.

MADAME DE LAURIÈRE.

C'est très curieux.

TARANE.

C'est très simple, ma cousine... Je ne parle plus ici de monsieur Chaillard... Mais un régime comme celui-ci, qui tend, sous sa rhétorique imbécile, à ramener les hommes à l'état de nature, est évidemment le plus favorable aux forts sans scrupules et aux gros mangeurs... Ajoutez qu'un homme d'affaires, de certaines affaires, a besoin

du gouvernement... Il va où est la force. C'est en se disant socialiste et révolutionnaire qu'il est le plus sûr aujourd'hui de garder ses millions. La foule n'exige pas de ceux qu'elle adopte la pauvreté, le désintéressement, ni la vertu. On dirait qu'il lui est indifférent d'être dupe. Elle ne veut qu'entendre certaines paroles. Des gens comme Chaillard le comprennent très bien et...

LE MARQUIS.

Voilà Tarane reparti.

TARANE.

J'ai fini, mon cousin.

UN DOMESTIQUE, entrant.

L'automobile est avancée.

LIGNY.

Partons!

Il sort par la baie.

MADAME DE LAURIÈRE.

Bonne promenade.

BERTRADE.

Allons, ma tante, nous serons en retard pour la procession.

Bertrade, madame de Laurière et Tarane sortent par la porte du fond. Madame de Ligny arrange sa coiffure. Maître Aubert consulte des papiers dans un portefeuille.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, MADAME DE LIGNY,
MAITRE AUBERT.

MADAME DE LIGNY.

Vous ne venez pas avec nous, mon cousin?

LE MARQUIS.

J'ai affaire. (A mi-voix.) Et puis, je ne suis pas content de vous.

MADAME DE LIGNY.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Je vous ai attendue une heure, là-bas... hier soir.

MADAME DE LIGNY.

Où, là-bas?

LE MARQUIS.

Vous savez bien. Le petit pavillon sur la rivière. Pourquoi pas venue?

MADAME DE LIGNY.

Pas pu.

LE MARQUIS.

Hector?

MADAME DE LIGNY.

Oh! non. Ça lui est bien indifférent.

LE MARQUIS.

Il n'est pas jaloux?

MADAME DE LIGNY.

Ha! ha! ha!

LE MARQUIS.

Pourquoi riez-vous?

MADAME DE LIGNY.

Parce que... Vous croyez le tromper?

LE MARQUIS.

C'est mon plus cher vœu.

MADAME DE LIGNY.

Eh bien... ce n'est pas avec une femme qu'on peut le tromper, Hector.

LE MARQUIS.

Bah?

MADAME DE LIGNY.

Le pauvre chéri est très original.

LE MARQUIS.

Enfin, viendrez-vous ce soir?

MADAME DE LIGNY.

Je tâcherai.

LIGNY, du dehors

Eh bien, Huguette, on t'attend.

MADAME DE LIGNY.

Voilà! voilà!

Elle sort par la baie.

SCÈNE V

LE MARQUIS, MAITRE AUBERT.

LE MARQUIS.

Avez-vous la somme, maître Aubert?

MAITRE AUBERT.

Voici... Votre signature, s'il vous plaît.

Le marquis donne une signature. Maître Aubert lui remet une liasse de billets de banque.

LE MARQUIS.

Très gentil, Chaillard.

MAITRE AUBERT.

Très gentil... Seulement, c'est la fin, monsieur le marquis, la fin sans rémission.

LE MARQUIS.

Qu'entendez-vous exactement par là?

MAITRE AUBERT.

J'entends que dans un mois Villeronce et Marchebault appartiendront à vos créanciers ; que vous devrez même quitter votre hôtel de Paris et que vous ne posséderez plus rien, si ce n'est trois millions de dettes environ.

LE MARQUIS.

Vous êtes sûr?

MAITRE AUBERT.

Oui.

LE MARQUIS.

Et... qu'est-ce qu'on peut contre un homme insolvable?

MAITRE AUBERT.

Rien du tout. Même, quand il a un nom... il arrive que ses créanciers le nourrissent... pour lui garder la chance de se refaire... qu'ils lui procurent une place.

LE MARQUIS.

Croupier, par exemple ?

MAITRE AUBERT.

Pas nécessairement, monsieur le marquis... Il y a, dans les Compagnies d'assurances, certains emplois. Il y a même les Conseils d'administration. Au reste, vous pouvez encore vivre chez madame votre sœur... qui est déjà votre créancière pour une somme de cinq cent mille francs... Seriez-vous disposé à accepter cette existence ?

LE MARQUIS.

Vous savez bien que non.

MAITRE AUBERT.

Alors, il faut prendre un parti.

LE MARQUIS.

?...

Il fait le geste de se tirer un coup de revolver.

MAITRE AUBERT.

Pas encore.

LE MARQUIS.

J'aime mieux ça. Mais alors, quoi ?

MAITRE AUBERT.

Avez-vous le préjugé de classe ?

LE MARQUIS.

Évidemment, mon ami, je l'ai. Je crois même que je n'en ai guère d'autre.

MAITRE AUBERT.

Mais... vous avez de la sympathie pour monsieur Chaillard ?

LE MARQUIS.

Très gentil, Chaillard, je vous le disais encore tout à l'heure.

MAITRE AUBERT.

Alors...

LE MARQUIS

Parlez.

MAITRE AUBERT.

C'est un peu difficile.

LE MARQUIS.

Du courage.

MAITRE AUBERT.

Eh bien, monsieur le marquis... Oh! je ne suis chargé d'aucune mission officielle... Mais je dois vous dire que monsieur Chaillard n'a pu voir mademoiselle Bertrade sans être vivement impressionné de sa beauté, de sa grâce, de son esprit... et que...

LE MARQUIS.

Allons donc! Il y a longtemps que je vous sens venir.

MAITRE AUBERT.

Je peux continuer?

LE MARQUIS.

Je peux entendre. Cela n'engage en rien.

MAITRE AUBERT.

Eh bien, voici. Vos immeubles rachetés, toutes vos dettes payées...

LE MARQUIS.

Toutes?

MAITRE AUBERT.

Absolument, et soixante mille francs de pension pour vous.

LE MARQUIS.

Quelles conditions?

MAITRE AUBERT.

Aucune. La main de mademoiselle Bertrade. Rien de plus.

LE MARQUIS.

Rien de plus?... Vous êtes étonnant.

MAITRE AUBERT.

Vous vous méprenez sur ma pensée, monsieur

le marquis... Monsieur Chaillard ne se dissimule pas que l'honneur qu'il sollicite est sans prix... Mais enfin ce qu'il offre est à considérer.

LE MARQUIS.

Il y tient donc bien?

MAITRE AUBERT.

Énormément.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

MAITRE AUBERT.

C'est son idée.

Un temps.

LE MARQUIS.

Alors, je garderais mes terres, mon hôtel?

MAITRE AUBERT.

Oui et non. C'est monsieur Chaillard qui en serait propriétaire... Mais, certainement, il serait fier de vous y offrir la plus large hospitalité.

LE MARQUIS.

J'entends...

MAITRE AUBERT.

Vous seriez chez vous, étant chez votre fille.

LE MARQUIS.

Et... quelle est la réputation de Chaillard ?

MAITRE AUBERT.

On dit beaucoup de mal de lui... mais pas devant lui... au contraire.

LE MARQUIS.

Mais enfin, mon ami, cette immense fortune...

MAITRE AUBERT.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Tout ce qu'on raconte...

MAITRE AUBERT.

Vous disiez vous-même que vous n'en croyiez pas un mot.

LE MARQUIS.

Et vous ?

MAITRE AUBERT.

Monsieur Chaillard est mon client.

LE MARQUIS.

Mais encore ?

MAITRE AUBERT.

Monsieur le marquis, il y a une phrase de Bourdaloue qu'on attribue généralement à Bossuet et qu'on ne manque jamais, d'ailleurs, de citer tout de travers.

LE MARQUIS.

Voyons.

MAITRE AUBERT.

C'est que...

LE MARQUIS.

C'est indécent ?

MAITRE AUBERT.

Non. Mais la phrase est dure.

LE MARQUIS.

Dites toujours.

MAITRE AUBERT.

La voici : « Parcourez les maisons et les familles distinguées par les richesses et par l'abondance des biens, je dis celles qui se piquent le plus d'être honorablement établies, celles où il paraît de la probité et même de la religion ; si vous remontez jusqu'à la source d'où cette opulence est venue, à peine en trouverez-vous où l'on ne découvre dans l'origine et dans le principe des choses qui font trembler. »

LE MARQUIS.

C'est Bourdaloue qui a dit ça ?

MAITRE AUBERT.

Lui-même. Et peut-être l'a-t-il dit devant quelque ancêtre à vous.

LE MARQUIS.

C'est extraordinaire... Et vous vous êtes donné la peine d'apprendre ça par cœur ?... C'est drôle.

MAITRE AUBERT.

Mais non. C'est une phrase particulièrement intéressante pour un notaire... attendu que les notaires sont peut-être les hommes les plus capables d'en vérifier l'exactitude.

LE MARQUIS.

Enfin, mon ami, cela revient à dire que l'origine de ma fortune à moi — ou du moins de celle que j'avais — se perd dans la nuit des temps... Alors, on ne sait plus... Mais, pour Chaillard, on croit savoir.

MAITRE AUBERT.

Toute grande fortune est une conquête... Je vous ai entendu appeler Chaillard un féodal d'aujourd'hui.

LE MARQUIS.

C'était pour lui faire plaisir. Et puis, je disais « d'aujourd'hui ». Cela fait une différence. Le temps, les siècles... cela ne s'acquiert pas.

MAITRE AUBERT.

Il le sait bien... C'est pour cela qu'il voudrait, par un détour, donner à sa fortune trop neuve un peu de la dignité que confère l'antiquité du nom...

LE MARQUIS.

Comment cela?... Ma fille ne serait plus que madame Chaillard.

MAITRE AUBERT.

Elle pourrait s'appeler d'abord Chaillard de Mauferrand.

LE MARQUIS.

Et lui aussi... C'est singulier... Nous causons, n'est-ce pas? D'ailleurs, remarquez-le bien, je n'ai pas le droit de disposer comme cela de ma fille... Savons-nous si elle n'a pas quelque sentiment?

MAITRE AUBERT.

Monsieur de Tarane? On vous en a dit quelque chose?

LE MARQUIS.

Oui, ma sœur, il y a quinze jours.

MAITRE AUBERT.

Qu'avez-vous répondu?

LE MARQUIS.

Que je verrais.

MAITRE AUBERT.

Monsieur de Tarane ne vous a pas fait sa demande?

LE MARQUIS.

Non.

MAITRE AUBERT.

Est-ce qu'il vous plait beaucoup?

LE MARQUIS.

Lui ? Je l'ai en horreur... Cette manière de vous faire la leçon... Il doit avoir un fichu caractère... Bertrade serait malheureuse avec lui.

MAITRE AUBERT.

Sans compter que mademoiselle de Mauferrand n'ayant plus de dot... Assurément, monsieur de Tarane aurait assez de délicatesse pour ne pas le lui faire sentir... Mais cela n'en ferait pas moins à mademoiselle de Mauferrand une situation assez difficile. Au lieu que monsieur Chaillard, qui ne veut qu'un nom, se croirait toujours son obligé et le vôtre.

LE MARQUIS.

Il y a du vrai dans ce que vous dites là.

MAITRE AUBERT.

Vous y songerez, monsieur le marquis. Pour moi, je vous prie de m'excuser. Je dois prendre le train de quatre heures qui ne m'attendra pas...

SCÈNE VI

LES MÊMES, BERTRADE.

BERTRADE, entrant du dehors.

Mon père...

LE MARQUIS.

Toi?... Vous permettez, maitre Aubert? (A Bertrade.) Je te croyais à l'église.

BERTRADE.

J'ai à vous parler, mon père.

LE MARQUIS.

Un moment, et je suis à toi. (Reconduisant maitre Aubert.) A bientôt, mon bon ami.

MAITRE AUBERT.

Je sais que monsieur Chaillard m'attend à la gare... Que lui dirai-je?

LE MARQUIS.

Rien de ma part.

MAITRE AUBERT.

Et de la mienne?

LE MARQUIS.

Ce que vous voudrez.

MAITRE AUBERT, saluant.

Mademoiselle.

BERTRADE.

Monsieur...

SCÈNE VII

LE MARQUIS, BERTRADE.

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il, ma fille?

BERTRADE.

Mon père, ce que j'ai à vous dire est très sérieux.

LE MARQUIS.

Diable!

BERTRADE.

Très sérieux — et très simple. Ma tante a dû vous le faire pressentir. Elle vous a dit comment j'avais retrouvé, l'année dernière, mon cousin Hubert de Tarane... et que nous avons beaucoup d'affection l'un pour l'autre... Enfin, mon père... je sais... je crois savoir qu'Hubert a l'intention de vous demander ma main.

LE MARQUIS.

Oui? Vous avez arrangé ça tous les deux?... Et vous me prévenez quand votre décision est prise. Mon Dieu, je ne te fais pas de reproche... Mais il me semble qu'on aurait pu me consulter plus tôt... que c'était à moi, peut-être, de te choisir, de te proposer un mari.

BERTRADE.

Ah! mon père, Dieu sait si j'aurais voulu qu'il en fût ainsi!... Mais, vous le savez, j'ai eu le malheur de vivre presque toujours séparée de vous, privée de votre direction, de vos conseils... Depuis deux jours que vous êtes ici, j'ai essayé plusieurs fois de causer avec vous un peu plus intimement... et... je me trompe peut-être... mais j'ai cru voir que vous ne le désiriez pas.

LE MARQUIS.

Je n'aime pas les épanchements inutiles.

BERTRADE.

Hier, vous avez bien voulu faire une promenade avec moi dans le parc... Ça été d'abord pour

moi une grande joie... Mais vous ne m'avez parlé que de chasse, de courses, de théâtre...

LE MARQUIS.

De quoi veux-tu ?...

BERTRADE.

Enfin, mon père, je ne suis plus une fillette... Vous avez dit quelquefois que vous aviez confiance en moi... que vous aviez pour moi de l'estime... Il paraissait entendu que vous approuviez d'avance le choix que je ferais...

LE MARQUIS.

Évidemment, s'il était raisonnable.

BERTRADE.

Ne l'est-il pas ?... Hubert est de notre famille... Vous m'accorderez bien que c'est un parfait honnête homme... Nous avons les mêmes goûts, les mêmes idées...

LE MARQUIS.

C'est possible, mon petit enfant... Mais j'aime

mieux te le dire tout de suite… Tu ne peux pas te figurer comme ce garçon-là m'agace.

BERTRADE.

Parce que vous ne le connaissez pas… Oui, il a parfois une franchise un peu gauche… Mais c'est le meilleur cœur, le caractère le plus franc, l'âme la plus haute… L'antipathie qu'il vous inspire ne peut pas être bien profonde… D'ailleurs, si je me marie, il n'est pas à croire que j'aie le bonheur de vous voir beaucoup plus qu'auparavant. Vous ne souffrirez donc pas beaucoup de ses défauts.

LE MARQUIS.

Pourquoi dis-tu que je ne te verrai pas plus qu'auparavant ?… Eh bien, voilà qui te trompe. J'espérais, moi, que ton mariage serait une occasion de nous rapprocher, de vivre un peu plus ensemble… Mais, naturellement, il faudrait pour cela que mon gendre me plût. Et celui-là !… Ah ! je ne te dissimule pas que j'avais rêvé autre chose… Si encore il était riche !…

BERTRADE.

Il l'est assez pour moi, mon père…

LE MARQUIS.

Il le serait assez à la rigueur, si... Il faut que tu saches tout, ma pauvre enfant... Il me serait difficile en ce moment de t'assurer, comme je m'y suis engagé, la rente du bien de ta mère... et...

BERTRADE.

Hubert le sait... Il me prend comme je suis... sans un sou... Et il vous délivre d'un grand souci...

LE MARQUIS.

Écoute, Bertrade, je vois ta pensée... Il vaut mieux nous expliquer une bonne fois... Eh bien, oui, c'est vrai, je suis ton débiteur.

BERTRADE.

De grâce, mon père, ne parlons pas de cela.

LE MARQUIS.

Et moi, je veux en parler... Oui... c'est exact, c'est parfaitement exact... Quand j'ai dû te rendre mes comptes de tutelle, je me suis trouvé dans

l'embarras. Des affaires embrouillées... des spéculations malheureuses... tu ne peux pas comprendre... Tu as été très bien. Tu as eu le souci de notre nom. Tu as déclaré et signé ce qu'on a voulu, accepté tous les arrangements. Alors, n'est-ce pas, tu te dis que, puisque je suis ton obligé...

BERTRADE, suppliante.

Mon père!

LE MARQUIS.

Oui, ton obligé, c'est le mot... Donc, tu te dis que, en retour, c'est bien le moins que je te laisse te marier à ton gré et que, vraiment, j'aurais mauvaise grâce à te contrarier là-dessus... Mais, ma pauvre enfant, c'est justement parce que je t'ai des obligations, c'est pour cela, comprends-moi bien... que je ne dois pas... non, non, je ne dois pas consentir à un mariage aussi... médiocre, aussi peu digne de toi... Je t'ai fait tort: je veux réparer; je veux te rendre, et au delà, ce que tu as perdu par ma faute... Et puis, vois-tu, il y a autre chose... Je ne veux pas, moi, qu'on t'épouse sans dot; je ne veux pas qu'on recueille

mademoiselle de Mauferrand par pitié... Non, non, tu parleras tout à l'heure. Je ne veux pas qu'Hubert ait sur toi cet avantage, ni qu'il se donne l'air de se sacrifier pour nous, de se substituer à ton père dans les réparations que je te dois... Qui sait si, quelque jour, il ne nous le ferait pas sentir? Cela, je te l'avoue, me serait insupportable... Comprends-tu, maintenant, que ma conscience et le sentiment de ma dignité m'interdisent de consentir à ce mariage?

BERTRADE.

Mon père, en faisant ce que j'ai fait, il y a trois ans, je n'ai jamais entendu que cela me rendît indépendante de vous et me dispensât le moins du monde de mes devoirs de respect et d'obéissance. Mais je ne croyais pas non plus que cela dût avoir pour effet de vous rendre plus rigoureux à mon égard. J'ai vingt-quatre ans, vous m'avez toujours reconnu du sérieux et du bon sens... Ce mariage n'est, à coup sûr, ni absurde, ni déshonorant. Vous prêtez à Hubert des sentiments qu'il n'aura jamais, et vous le savez bien... Mon père, si j'ai toujours été pour vous une fille irréprochable, je vous supplie de me donner votre consentement.

LE MARQUIS.

Oh! je sais... tu es douce, mais tu as la tête dure. Tu es majeure, tu peux te marier malgré moi, c'est évident... m'envoyer... comment disent-ils?... des actes respectueux... comme une fille révoltée... Eh bien, c'est moi qui te prie d'attendre tout au moins, tu entends? d'attendre seulement un peu... Tu ne peux pas refuser cela à ton père... Tu ne sais pas ce qui peut arriver, et prochainement peut-être... C'est moi, moi, qui me charge de te trouver un mari.

BERTRADE.

Mon père, cela est bien triste, car j'aime Hubert de Tarane.

LE MARQUIS.

Tu me désoles, mon petit enfant... Je suis obligé de te faire de la peine et cela me perce le cœur... J'ai l'air d'un monstre, d'un père inhumain... et c'est pourtant tout le contraire. Je ne songe qu'à toi, à ton intérêt véritable... qui est aussi celui de notre maison. Je vais beaucoup m'occuper de toi, je te le promets...

BERTRADE.

Mon père, vous me faites peur.

LE MARQUIS.

Encore une fois, je ne te demande que d'attendre un peu... Surtout, ne m'envoie pas Hubert, ça gâterait tout... Tu pleures?

BERTRADE.

Non, mon père...

LE MARQUIS.

A la bonne heure... Ce petit ennui passera... Tu n'es pas si malheureuse, ici... Tout le monde t'aime... Tu vis vraiment en dame... Tu es bien ma fille... Si seulement je pouvais te faire quelque petit plaisir!... Et tiens, justement, je me trouve aujourd'hui en fonds... Tu aimes le cheval, ta tante me l'avait dit et je l'ai bien vu... Mais tu n'as qu'une bique, ma pauvre petite. Ecoute, prends, prends ça!... pour acheter un joli poney... ou des robes... ou ce que tu voudras.

Il tire plusieurs billets de banque de sa poche.

BERTRADE, les repoussant.

Merci, mon père.

LE MARQUIS.

Tu ne veux pas? Tu ne veux rien de moi, orgueilleuse?

BERTRADE.

Orgueilleuse?... Oh! non... Je suis même touchée... Après tout, vous faites ce que vous pouvez pour m'être agréable... Mais je vous remercie, mon père...

LE MARQUIS.

Parce que tu me crois ruiné?... On raconte tant de choses!... Mais, tu sais? ça n'est pas vrai... Si j'avais dû l'être, mais voilà dix ans, vingt ans, que je le serais... Allons, prends! prends!... Pour tes pauvres... Ah! tu ne peux pas refuser.

BERTRADE.

Je n'ai besoin de rien, mon père.

LE MARQUIS.

Ah! l'entêtée!... (Il jette les billets sur un coin de la table.) Tu crois peut-être aussi... car tu es pieuse, tu as des principes sévères... oh! je te connais bien, ta mère était comme ça... tu crois peut-être que je suis un grand pécheur... que je mène une vie abominable... que je fais des choses... C'est Hubert qui t'a mis ça dans la tête... Si! si!... Il a l'air de me juger... je n'aime pas ça... Tu crois ce qu'il te dit... Et tu pries peut-être pour moi?

BERTRADE.

Je ne crois rien du tout, mon père... Je sais seulement que vous portez un beau nom, que vous êtes incapable de l'oublier... et qu'il y a des choses que vous ne ferez jamais... Mais il est vrai que je prie pour vous. Est-ce mal?

LE MARQUIS.

Évidemment non... Je trouve même ça attendrissant... Ah! que j'aurais donc voulu te faire plaisir aujourd'hui!

BERTRADE.

Vous savez le moyen, mon cher père.

LE MARQUIS.

Je t'ai dit que je ne peux pas... que je ne dois pas... Mais je ne te demande qu'un peu de patience... Offre ça à Dieu, puisque tu as la chance d'être pieuse.

BERTRADE.

Oui, mon père.

LE MARQUIS.

Et puis, écoute, ma petite fille... Si tu as du chagrin, crois bien que je ne suis pas non plus très heureux. Alors... ne décide rien... Pas de coup de tête en ce moment, je t'en prie... (Bruit de trompe et d'automobile au dehors.) Voilà les autres qui reviennent... Nous nous quittons amis, n'est-ce pas?

BERTRADE.

Oui, mon père.

Elle sort.

LE MARQUIS.

Où vas-tu?

BERTRADE.

Au reposoir.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, MADAME DE LIGNY, LIGNY, puis CHAILLARD.

MADAME DE LIGNY.

Nous sommes dans un état!

LIGNY.

Brr! Quelle poussière!

MADAME DE LIGNY.

C'est amusant.

LIGNY.

Ah! je n'aurais pas cru.

MADAME DE LIGNY.

Débarrassez-moi de ça, Hector.

Elle lui donne son cache-poussière. Ligny sort.

LE MARQUIS.

Vous avez fait une bonne promenade?

MADAME DE LIGNY.

Exquise. Du quatre-vingts à l'heure.

LE MARQUIS.

Vous aimez ça?

MADAME DE LIGNY.

Follement. Ça me fait tellement peur! (Apercevant les billets sur le coin de la table.) Tiens, pour qui ça?

LE MARQUIS.

Pour vous, si vous voulez.

MADAME DE LIGNY.

Merci.

Elle les rafle et les empoche.

LE MARQUIS.

Gamine!

MADAME DE LIGNY.

Bonsoir!

Elle sort par le fond.

CHAILLARD, venant du dehors.

Cher ami...

LE MARQUIS, allumant sa pipe.

Tiens, c'est vous, Chaillard?

CHAILLARD.

Je viens de voir maître Aubert

LE MARQUIS.

Allons, tant mieux.

CHAILLARD.

Il m'a dit qu'il vous avait parlé.

LE MARQUIS.

Oui, de choses et d'autres.

CHAILLARD.

Et il m'a rapporté votre conversation.

LE MARQUIS.

C'est bien possible.

CHAILLARD.

Ainsi, je pourrais espérer...

LE MARQUIS.

Mais je n'en sais rien, mon ami...

CHAILLARD.

Enfin... je puis songer à mademoiselle de Mauferrand?...

LE MARQUIS.

Songez, mon bon ami, songez.

CHAILLARD.

Vraiment? Vous voulez bien?...

LE MARQUIS.

Mon Dieu, si ça vous amuse de songer...

CHAILLARD.

Et vous m'autoriseriez à parler, demain, par exemple, à mademoiselle Bertrade?...

LE MARQUIS.

Mais, mon ami, vous êtes libre.

CHAILLARD.

Alors, je puis...

LE MARQUIS.

Sapristi, Chaillard, que vous êtes agaçant!... Vous êtes là à me poser un tas de questions embêtantes... Vous manquez de tact, mon ami.

CHAILLARD.

C'est que...

LE MARQUIS.

Je n'ai rien à vous dire... là... Je n'ai rien à vous dire... Comprenez-vous?

CHAILLARD.

Je crois que oui.

LE MARQUIS.

Alors, foutez-moi la paix. (Amical.) Ce bon Chaillard.

ACTE TROISIÈME

L'intérieur d'un pavillon au bord de l'eau. Porte à droite, s'ouvrant sur le jardin. Au fond, large baie et porte donnant sur un escalier qui conduit à la rivière. Cheminée, meubles de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, MADAME DE LIGNY.

MADAME DE LIGNY, *sur les genoux du marquis.*

Alors, vous avez vu la dame, hier?

LE MARQUIS.

Quelle dame?

12.

MADAME DE LIGNY.

La baronne d'Elven.

LE MARQUIS.

Elle n'était pas chez elle. J'ai déposé ma carte. et, ce matin, elle m'a envoyé un mot pour me dire qu'elle me rendrait ma visite.

MADAME DE LIGNY.

C'est une femme très chic, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Très distinguée.

MADAME DE LIGNY.

Elle a été cocotte?

LE MARQUIS.

Tu manques de nuances, mon petit.

MADAME DE LIGNY.

Je suis sûre qu'elle me plairait... Elle a commis des crimes, on dit?... Je voudrais que ce soit vrai.

LE MARQUIS.

Tu es bête... On fait des petites saletés... Les crimes, c'est très rare...

MADAME DE LIGNY.

On est très bien dans ce pavillon.

LE MARQUIS.

Oui, mais tu es lourde.

MADAME DE LIGNY.

Ça ne me gêne pas... La rivière coule tout près... On va faire une jolie promenade sur l'eau... Vous en serez ?

LE MARQUIS.

Si tu veux.

MADAME DE LIGNY.

Je veux.

LE MARQUIS.

Tu m'aimes un petit peu?

MADAME DE LIGNY.

Oui... je crois... Oh! il ne faut pas m'en vouloir. Je ne peux jamais arriver à savoir si j'aime ou si je déteste, si je suis contente ou si je souffre, si je m'amuse ou si je m'ennuie... Ma vie se passe comme en dehors de moi, vous comprenez?... Je m'ennuie plutôt. Au fond, je suis une triste.

LE MARQUIS.

Pas possible!

MADAME DE LIGNY.

Puisque je vous le dis!

LE MARQUIS.

Pourquoi me dis-tu « vous »?

MADAME DE LIGNY.

Parce que je vous respecte. Vous êtes tellement représentatif!

LE MARQUIS.

De quoi, Seigneur?

MADAME DE LIGNY.

De quelque chose d'élégant, de lointain... et d'aboli...

LE MARQUIS.

Tu as de drôles d'yeux.

MADAME DE LIGNY.

C'est la morphine, mon ami...

LE MARQUIS.

Dis-moi, Huguette... Tu peux tout me raconter, à moi... Est-ce que Chaillard te fait la cour?

MADAME DE LIGNY.

Chaillard? Il ne me regarde seulement pas... On dirait qu'il a fait un vœu... Hier, en auto, c'était pourtant l'occasion... Eh bien, rien... Mon mari en était froissé... Une discrétion! Une réserve! Une prudence!... Je sais bien pourquoi... Il n'est pas bête, Chaillard... il craint les complications... Oh! tu peux lui donner ta fille.

LE MARQUIS.

Ne parlons pas de ces choses-là, mon enfant.

MADAME DE LIGNY. *Elle lui jette les bras autour du cou.*

Vous êtes fâché ?

LE MARQUIS.

Mais non, mais non.

SCÈNE II

LES MÊMES, puis BERTRADE, LA COMTESSE DE LAURIÈRE, TARANE, CHAILLARD, LIGNY.

BERTRADE, entrant la première et voyant le groupe du marquis et de madame de Ligny.

Ah !

Elle se tourne vers ceux qui la suivent, madame de Ligny quitte les genoux du marquis.

LE MARQUIS, à part.

Aïe !

MADAME DE LAURIÈRE, entrant et continuant une conversation commencée.

On peut aller jusqu'au moulin... les bords sont délicieux... J'ai fait nettoyer la barque... elle ne sert pas souvent... Oh ! ce n'est pas le yacht de monsieur Chaillard... Mais enfin, elle nous portera...

LE MARQUIS.

Nous verrons bien...

MADAME DE LIGNY, à Ligny.

Vous ramerez, mon ami ?

LIGNY.

Volontiers.

MADAME DE LAURIÈRE.

Je vais vous montrer le chemin... Il y a un petit escalier pas commode qui conduit sur la berge... Venez-vous avec nous, Tarane ?

TARANE.

Je n'aurais pas le temps, ma cousine. Il faut que je songe à mes préparatifs de départ.

MADAME DE LAURIÈRE.

Vous tiendrez donc compagnie à Bertrade.

LE MARQUIS.

Mais...

MADAME DE LAURIÈRE.

Quoi, mon ami ?

MADAME DE LIGNY.

Votre bras, monsieur Chaillard.

CHAILLARD, très cérémonieux.

Madame !

Madame de Ligny regarde le marquis en riant, elle suit madame de Laurière avec Chaillard et le marquis.

SCÈNE III

BERTRADE, TARANE.

BERTRADE.

Eh bien ?

TARANE.

Eh bien, j'ai essayé, moi aussi, de parler à votre père, hier soir. Mais il m'a arrêté dès les premiers mots. Il m'a dit simplement : « Mon cher cousin, j'ai déjà répondu à Bertrade. Pas un mot de plus, vous me désobligeriez. » Je lui ai dit : « J'attendrai donc. » Il m'a dit : « Vous attendrez longtemps. » J'ai répliqué : « Ce qu'il faudra. » Et voilà tout notre entretien.

BERTRADE.

Et vous partez ?

TARANE.

Il le faut... Je suis ici depuis quinze jours... Les travaux de la saison me rappellent impérieusement chez moi... Et puis, que ferais-je ici ?... Votre père m'évite... Moi-même, d'ailleurs, je ne veux plus le voir... Je serais gêné, contraint, tout à fait malheureux... Non, c'est décidé, je pars tout à l'heure...

BERTRADE.

Au moins vous reviendrez après le départ de mon père et de monsieur Chaillard?

TARANE.

Certes... Mais enfin, quelles raisons votre père vous a-t-il données de son refus?

BERTRADE.

Aucune, je vous l'ai dit.

TARANE.

Mais encore?

BERTRADE.

Vous avez négligé d'être de son avis, hier, après déjeuner... Vous devez avoir mauvais caractère... Et puis, vous n'êtes pas assez riche... Comme si vous ne l'étiez pas beaucoup plus que moi, qui n'ai rien.

TARANE.

Bref, il ne veut pas parce qu'il ne veut pas... Eh bien, mais... cela nous met à l'aise... Il me semble que nous pouvons, sans scrupule, répondre à un refus arbitraire par l'affirmation de notre volonté. Vous êtes majeure, Bertrade; vous n'avez pas à votre père de grandes obligations... Au reste la dureté de son procédé vous délie et vous autorise assurément à user de votre droit...

BERTRADE.

Oh! non, Hubert, pas cela! Je ne pourrais pas... et je ne dois pas... Songez! nous représentons des traditions que nous sommes tenus d'observer, même quand elles nous font souffrir... Il y a des droits dont nous ne pouvons pas user... parce que nous avons plus de devoirs que les autres...

TARANE.

Si vous m'aimiez vraiment, Bertrade...

BERTRADE.

Oh! mon ami, cette réplique de roman est indigne de vous. Vous le savez très bien, que je vous aime... Mais attendons, ayons patience... Je vous parais bien calme... Vous vous dites que j'ai le sacrifice bien facile et que j'ai l'air d'une amoureuse transie... Mais c'est que mon affection, Hubert, est plus forte que le temps... Et puis, je ne vous ai pas tout dit... Oui, mon père a été dur, mais il est certainement malheureux... Il me l'a avoué lui-même, et avec une émotion que je ne lui avais jamais vue... Alors, je ne voudrais pas, en ce moment... Mais de quoi est-il malheureux? De ses affaires, peut-être.

TARANE.

Je le crois couvert de dettes. Mais il l'est depuis si longtemps!...

BERTRADE.

Et... que savez-vous de lui? Cela est étrange; mais, en réalité, je connais à peine mon père...

Je l'ai si peu vu!... Il est léger, sans doute; il aime les plaisirs... et même, j'en ai peur, les plaisirs les moins permis. Mais enfin, il est honnête homme? Il n'a jamais rien fait contre l'honneur tel que nous le concevons? Il en est incapable, n'est-ce pas?

TARANE.

Je ne sais pas, mon amie.

BERTRADE.

Vous ne savez pas?

TARANE.

Non!

BERTRADE.

Oh!

TARANE.

Il m'est impossible de mentir avec vous... En tout cas, je ne crois pas, non, je ne crois pas votre père incapable de rêver et, s'il se présentait un jour, de négocier pour sa fille un mariage... même

douteux... qui rétablirait ses propres affaires... Votre nom a une valeur marchande, comme on dit. Ce Chaillard avec qui votre père ne devrait avoir rien de commun, mais dont la fortune, fort mal acquise, est, paraît-il, imposante...

BERTRADE.

Chaillard! Vous supposeriez?...

TARANE.

Il est particulièrement aimable avec vous. Il semble rechercher votre conversation. Hélas, je ne puis rester, et il m'est si pénible de vous laisser seule! Vous dites : « Attendons. » Quand il serait si bon d'agir, de se défendre, de s'en prendre à quelqu'un... Mais, rien à faire, évidemment, et c'est là ma souffrance.

BERTRADE.

Vous êtes sûr de moi, Hubert?

TARANE.

Oui.

BERTRADE.

Comme moi de vous. Alors?

TARANE.

Alors, au revoir, Bertrade... Je remets mon sort entre vos mains... entre vos mains fidèles... Vous m'écrirez?...

BERTRADE.

Tous les jours.

TARANE.

A bientôt.

BERTRADE.

A bientôt.

Tarane sort, elle le suit des yeux. Chaillard entre par la porte du fond.

SCÈNE IV

BERTRADE, CHAILLARD.

CHAILLARD.

Mademoiselle...

BERTRADE.

Monsieur...

CHAILLARD.

La barque ne pouvait raisonnablement porter que quatre personnes... Alors me voilà... Je vous fais fuir?

BERTRADE.

Nullement, monsieur; mais...

CHAILLARD.

Je suis toujours si heureux de vous rencontrer...

d'échanger avec vous quelques phrases... même insignifiantes... je parle des miennes...

BERTRADE.

Monsieur...

CHAILLARD.

Je ne jouirai plus guère de ce plaisir... Je dois partir demain avec le marquis pour faire en automobile le tour de la Bretagne...

BERTRADE.

Ah?

CHAILLARD.

Ce « ah » paraît signifier que vous serez enchantée d'être débarrassée de moi.

BERTRADE.

Oh! non! Je songe simplement que vous ferez un charmant voyage.

CHAILLARD.

Vous connaissez la Bretagne, mademoiselle?

BERTRADE.

Un peu. J'y ai passé un mois, il y a deux ans, avec ma tante.

CHAILLARD.

Où cela?

BERTRADE.

Oh! pas dans une station à la mode, non, mais dans un vrai village de pêcheurs... C'est moi qui avais voulu... Ces gens simples... qui vivent tout près de la nature... ou sur la mer... dans une pauvreté résignée... avec une grande foi au cœur... oh! ils me plaisaient beaucoup.

CHAILLARD.

Ils sont pourtant diablement arriérés.

BERTRADE.

Ça ne me gênait pas, au contraire.

CHAILLARD.

Vous n'êtes pas pour les lumières?

BERTRADE.

J'ai ma lumière, à moi.

CHAILLARD.

Vous n'êtes pas mondaine?

BERTRADE.

Pas du tout. Je me passe très bien de luxe. Je me passerais même à peu près d'argent... Je suis vraiment une paysanne, voyez-vous.

CHAILLARD.

Je suis très touché, mademoiselle, de ces confidences... bien qu'elles m'inquiètent un peu...

BERTRADE.

Pourquoi donc?

CHAILLARD.

Mais parce que... Mon Dieu, mademoiselle, je ferais peut-être mieux de vous dire simplement que je désirerais très fort vous parler de choses sérieuses...

BERTRADE.

A moi, monsieur?

CHAILLARD.

Mademoiselle, que pensez-vous de moi?

BERTRADE.

Je pense, monsieur, que je vous connais à peine… et que vous êtes l'ami de mon père.

CHAILLARD.

Mais vous savez, du moins, que je suis un financier… de quelque envergure, sans doute… mais cependant un homme d'affaires, ce qu'on appelle un homme d'argent… Que pensez-vous de ces gens-là?…

BERTRADE.

Mais rien du tout, monsieur… Je ne sais même pas très bien en quoi consiste ce qu'on appelle les affaires. Ainsi…

CHAILLARD.

Votre père, qui, lui, le sait, me témoigne de la sympathie. Il est très bon pour moi...

BERTRADE.

Enfin, monsieur, qu'est-ce que nous faisons là tous les deux ? Et où voulez-vous en venir ?

CHAILLARD.

Vous avez raison, soyons nets... La situation est très particulière... et exige d'autant plus de franchise.

BERTRADE.

Quelle situation?

CHAILLARD.

Vous comprendrez tout à l'heure... Mademoiselle, je vous en prie, ne me répondez pas immédiatement... Vous trouverez peut-être que je vais vite ; mais vous êtes de ces personnes qu'on n'est pas long à connaître.

BERTRADE.

Comment dois-je prendre cela ?

CHAILLARD.

Je veux dire... Enfin, mademoiselle... l'idée de devenir ma femme vous inspirerait-elle une répugnance insurmontable ?

BERTRADE.

Mais, monsieur...

CHAILLARD.

Répondez !

BERTRADE.

Vous m'avez priée de ne pas répondre.

CHAILLARD.

C'est vrai, je ne sais plus bien ce que je dis... C'est que j'éprouve une telle angoisse

BERTRADE.

Oh ! monsieur, la réponse n'est pas difficile... ou du moins... Enfin, je vous prie de supposer ou que je ne suis pas libre, ou que j'ai résolu de ne me marier jamais.

CHAILLARD

Monsieur de Tarane, sans doute

BERTRADE.

Je n'ai rien de plus à vous dire.

CHAILLARD.

Eh bien, soit! n'en parlons plus... Causons pour causer, voulez-vous? Je suppose, de mon côté, que vous soyez libre; que ma personne, telle qu'elle est, ne vous déplaise pas radicalement; que vous ne soyez pas retenue par quelque devoir... ou par un préjugé de naissance... Ce sont des hypothèses... mais admettez-les un instant... Dans ce cas, consentiriez-vous à m'épouser?

BERTRADE.

Mais, monsieur, une question ainsi posée, et qui exigerait que tant d'autres questions fussent résolues auparavant, n'a vraiment aucun intérêt.

CHAILLARD.

Elle en a pour moi... Bref, vous ne voulez pas parler?

BERTRADE.

J'ai déjà répondu, monsieur...

CHAILLARD.

Vous ne voulez pas parler?... C'est donc bien l'espèce d'homme que je suis, c'est ma profession, c'est ma fortune même que vous repoussez? On vous a raconté sur moi des histoires... Quelles histoires?... Je sais toutes celles qui courent... L'histoire des chemins de fer de Birmanie, peut-être?... Eh bien, ça n'est pas vrai! ça n'est pas vrai!... Si l'on savait... Oui, j'ai travaillé... j'ai fait de l'argent... Quarante millions... et je n'ai pas quarante ans.

BERTRADE.

C'est fort joli.

CHAILLARD.

Ce n'est pas mal... Mais si l'on savait quel effort j'ai fourni... par quelles inquiétudes et quels tourments j'ai passé... Les affaires, c'est la bataille... et ce n'est jamais vil, la bataille... L'or que j'ai entassé, c'est le prix de mon activité, de mon énergie, de ma hardiesse, de mon imagina-

tion et, pourquoi ne pas le dire? de mon intelligence... Alors, alors, qu'est-ce qu'on me reproche?

BERTRADE.

Mais, monsieur, à qui en avez-vous donc?

CHAILLARD.

A personne... Mais, c'est ce sourire... c'est ce que je lis sous ce front... Est-ce que vous croyez que je ne l'ai pas, moi aussi, le mépris de l'argent? Est-ce que vous croyez que je l'aime pour lui-même? Non, mais pour tout ce qu'il représente, pour la puissance dont il est l'instrument et le signe...

BERTRADE.

Cette puissance a ses limites, monsieur, car vous voyez qu'elle ne m'émeut pas... Oh! je sens bien que cette conversation est peu convenable à une jeune fille et je ne pensais pas avoir jamais à parler de ces choses-là. Mais c'est vous qui m'y contraignez... Comme je vous l'ai dit, je ne comprends rien aux affaires... et c'est pour cela qu'elles me font peur... Vous vous vantez d'avoir gagné quarante millions... en vingt ans, n'est-ce pas?

CHAILLARD.

En moins de vingt ans.

BERTRADE.

Et c'est cela qui m'épouvante... Car, enfin, il faut bien qu'ils soient sortis de quelque part.

CHAILLARD.

Naturellement... Ils sont sortis de mes idées... des nouvelles sources de production que j'ai découvertes...

BERTRADE.

Et aussi de ce que vous appelez, je crois, la spéculation ?

CHAILLARD.

Oui, en partie.

BERTRADE.

Eh bien... je n'y connais rien du tout ; mais est-ce que la spéculation, comme vous dites, n'est pas un jeu, c'est-à-dire un acte qui est sur la fron-

tière des choses permises à un chrétien, et, pour certains, un jeu où ils se croient le droit de biseauter les cartes? Ce que vous affirmez par un détour, n'est-ce pas le droit du plus fort ou du plus rusé? Au fond, entre votre chasse à l'argent et la chasse à la proie des hommes de l'âge de pierre, quelle différence voyez-vous?

CHAILLARD, souriant.

J'en vois quelque petite... Mais, au reste, la morale des conquérants est assez bonne pour moi. Ce fut probablement celle des fondateurs de votre maison.

BERTRADE.

Je n'y étais pas, monsieur. Je crois pourtant qu'ils ne se battaient pas pour eux seuls, et qu'ils sacrifiaient leur vie.

CHAILLARD.

J'ai plusieurs fois risqué ma peau.

BERTRADE.

En Birmanie?

CHAILLARD.

Justement. Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, que vous parlez comme un enfant... Un homme d'affaires vous paraît un croquemitaine Mais est-ce que mes actionnaires n'ont pas la même morale que moi? Les bourgeois respectables dont j'ai augmenté les rentes, est-ce qu'ils ne consentent pas, eux aussi, à vivre du travail des autres? Est-ce qu'ils ne veulent pas, eux aussi, faire de l'argent, mais sans travailler eux-mêmes: en quoi ils me sont inférieurs? Est-ce qu'ils ne sont pas aussi âpres et aussi avides que moi?... Ils me maudiront si j'échoue dans une entreprise. Mais, si je les enrichis, ils ne me demanderont pas par quels moyens... A votre compte, mademoiselle, il n'y a pas d'argent qui soit pur, sauf celui du paysan et de l'ouvrier.

BERTRADE.

Peut-être... J'ai peur, en y réfléchissant, que notre malentendu ne soit encore plus profond que vous ne pensez... Il tient à notre façon même de concevoir la vie... Vous êtes incroyant. Vous méprisez presque tout ce que j'aime. Vous vivez n'est-ce pas, uniquement pour amasser, pou

jouir, tout au plus pour dominer. Que cela est court et inutile! Et puis, ce que vous prétendez être en politique, vous ne pouvez pas l'être bien sincèrement, puisque vous demeurez riche à l'excès... Je ne suis, moi, qu'une ignorante très impressionnée par l'Évangile et pour qui la vie n'a de prix et de signification que par quelque chose qui est au-dessus d'elle, par quelque chose qui est en dehors des réalités visibles. Vous voyez bien que nous ne nous entendrons jamais.

CHAILLARD.

Mais si! Mais si! Je vous ai du moins montré que j'étais extrêmement préoccupé de votre jugement... Vous me convertirez, qui sait?... (Un temps.) Et, maintenant, venons au fait. Votre père est ruiné.

BERTRADE.

Entièrement?

CHAILLARD.

Autant qu'on peut l'être... Mais toute pauvre que vous êtes, il vous reste, outre votre grâce et votre esprit, votre nom que j'apprécie à l'égal de mes millions.

BERTRADE.

Vous me comblez. Bref, vous me proposez une affaire ?

CHAILLARD.

Soit : mais une affaire loyale, où les apports sont équivalents et où tout le monde a à gagner. N'ayons pas peur des mots. Tout, en ce monde, se réduit à des affaires, à des arrangements, à des conventions...

BERTRADE.

Je vous ai déjà répondu, monsieur, que je ne suis pas libre... Je m'étonne donc que vous y reveniez. Mon père lui-même, s'il vous entendait...

CHAILLARD.

C'est avec son autorisation que j'ai osé vous parler.

BERTRADE, très gênée.

Vous devez vous tromper, monsieur... Mon père, hier, m'a seulement priée d'attendre... Je ne sais s'il a pu, par faiblesse... accueillir votre

projet... Mais, apparemment, il m'en eût parlé d'abord... Et, s'il était ici, s'il avait connu la forme que vous donnez à votre proposition, il vous eût arrêté dès les premiers mots... Si tout n'est qu'affaires en ce monde, comme vous dites, il y a certaines affaires dont le marquis de Mauferrand est incapable, Dieu merci...

CHAILLARD.

Vous en êtes sûre? Non, vous n'en êtes pas sûre... Le son même de votre voix vous trahit... Il est charmant, et je l'aime bien, mais il est très moderne, votre père. Eh parbleu! ce n'est pas par des actes de renoncement et des manifestations de sensibilité que je me suis enrichi... Mais si vous croyez que votre père, par cela seul qu'il est gentilhomme... Savez-vous de quoi il a vécu dans ces dernières années? Il a vécu d'argent emprunté et qu'il voudrait bien ne pas rendre. Il a vécu d'une marque de champagne pour laquelle il a donné son nom. Il a vécu de commissions que lui payaient les tapissiers à qui il recommandait ses amis. Quand sa femme vivait et qu'ils étaient séparés, il lui a demandé un jour cinquante mille francs pour passer une soirée chez lui et y recevoir le prince de Galles. Il me doit

présentement un million que je ne lui ai jamais réclamé. Oh ! je ne dis pas tout cela pour l'accabler. On vit comme on peut. Je ne connais pas, d'ailleurs, d'homme plus séduisant... Mais enfin, il fait des affaires.... comme moi... en moins grand, mais il en fait. Alors, je ne vois pas...

BERTRADE.

De grâce, monsieur, de grâce !... Oh ! que c'est mal, ce que vous faites là ! Avilir le père pour contraindre la fille !... Cela, plus que tout le reste, me révèle votre âme... Je parlerai à mon père, je lui dirai...

CHAILLARD.

Quoi ? Le voilà, votre père. Parlez-lui donc !

Bertrade demeure immobile.

SCÈNE V

Les Mêmes, LE MARQUIS, MADAME DE LIGNY, MADAME DE LAURIÈRE, LIGNY.

LE MARQUIS, portant dans ses bras madame de Ligny toute trempée.

N'ayez pas peur, mon enfant, ce ne sera rien.

MADAME DE LAURIÈRE, venant derrière.

Mon Dieu, mon Dieu, que c'est bête!

LE MARQUIS, voulant repasser madame de Ligny à Chaillard.

Prenez-la donc, Chaillard.

CHAILLARD, effrayé.

Ah! non! Ah! non!

MADAME DE LIGNY, à Chaillard, d'une voix faible.

Méchant!

Le marquis la dépose sur un fauteuil.

CHAILLARD.

Qu'est-ce qu'il y a?

LIGNY.

La pauvre chérie a parfois des idées bizarres, auxquelles elle ne sait pas résister...

LE MARQUIS.

On se promenait sur l'eau bien tranquillement. Elle a aperçu une grenouille sur une feuille de nénuphar. Elle s'est excitée sur cette grenouille parce qu'elle ressemblait, paraît-il, à un grès de Carriès, et elle a voulu l'avoir. Elle s'est penchée brusquement hors de la chaloupe. Et voilà !

LIGNY.

Heureusement, il fait chaud et l'eau n'était pas profonde.

MADAME DE LAURIÈRE.

Mon Dieu, que c'est bête ! Voulez-vous, mon petit Ligny, aller vite à la maison et dire à la femme de chambre d'apporter une robe sèche et du linge.

LIGNY.

Tout de suite, ma cousine.

Il sort.

LE MARQUIS.

Mais elle est évanouie!

MADAME DE LAURIÈRE

Mon Dieu, que c'est bête!

MADAME DE LIGNY.

Mais non, je ne suis pas évanouie... et j'irai très bien à pied jusqu'à la maison. Ce sera beaucoup plus simple.

LE MARQUIS.

Vous vous sentez mieux?

MADAME DE LIGNY.

Oui, oui. Je vous dirai même que ce plongeon m'a fait un bien énorme.

MADAME DE LAURIÈRE.

Alors, venez, mon enfant.

Elle sort avec madame de Ligny.

SCÈNE V

LE MARQUIS, CHAILLARD, BERTRADE

LE MARQUIS, suivant des yeux madame de Ligny.

Elle est vraiment drôle.

CHAILLARD.

Je ne trouve pas. Mon cher ami, j'ai fait auprès de mademoiselle de Mauferrand la démarche que vous aviez bien voulu autoriser. Je n'ai pas été heureux. Il ne me reste évidemment qu'à me retirer. Mais la résistance même de mademoiselle Bertrade m'a appris à la mieux connaître... Nous nous sommes expliqués... Nous avons, en passant. effleuré divers sujets... J'ai d'ailleurs été stupide, vous entendez, stupide!... Je parlais malgré moi... je disais des choses inutiles... Mais je n'ai rien dit de ce qu'il fallait... Et le résultat c'est que, au moment même où elle me repousse, elle s'empare de moi plus complètement et que ce mariage m'apparaît, à présent, comme tout autre chose qu'une

affaire... Je sens que je vais être très malheureux... et ça m'ennuie, parce que je n'ai pas l'habitude... En me retirant, donc, je maintiens toutes mes offres et j'attendrai avec patience le bon plaisir de mademoiselle de Mauferrand... Mademoiselle... Mon cher ami...

Il sort.

SCÈNE VII

BERTRADE, LE MARQUIS, puis MADAME DE LAURIÈRE.

LE MARQUIS.

Ainsi, tu as refusé?

BERTRADE.

Oui, mon père.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

BERTRADE.

Parce que je n'aime ni n'estime monsieur Chaillard et que, du reste, je ne suis pas libre, vous le savez bien.

LE MARQUIS.

Mais tu n'avais pas le droit de t'engager avec Tarane... Tu devais d'abord me consulter... Donc, cela ne compte pas.

BERTRADE.

Cela compte pour moi.

LE MARQUIS.

Cela ne compte pour toi que si tu le veux. Cet engagement ne saurait valoir qu'avec mon autorisation. Je te la refuse. Donc, il ne te lie pas. Tarane le comprendra lui-même... Écoute, mon enfant, je sens que tu souffres et que c'est un grand sacrifice que je te demande... Mais, ce sacrifice, tu dois le faire... Je fais appel à tes sentiments de fierté, de dignité... Ou plutôt j'invoque nos devoirs communs... Nous devons songer à notre maison... Elle ne peut plus se soutenir, à l'heure qu'il est, que par un mariage avantageux. La pauvreté nous diminue, nous dégrade plus que d'autres... Un nom comme le nôtre ne se conçoit pas sans un certain train, une certaine ampleur d'existence... N'est-ce pas ton avis?

BERTRADE.

Autrement dit, je dois devenir madame Chaillard pour sauver l'honneur des Mauferrand. Avouez, mon père, que cela est singulier... Vous semblez ne pas concevoir la noblesse sans argent. Est-ce que cela, mon père, n'est pas une idée de bourgeois? Je pensais être plus respectueuse de votre nom, plus soucieuse de ce qu'il représente, en choisissant un homme de chez nous, de vieux sang comme nous, de vie modeste, mais vraiment noble, qui a la même éducation que moi, les mêmes croyances, et que je sais attaché aux mêmes traditions et aux mêmes devoirs... Est-ce que je me trompe?

LE MARQUIS.

Hé! mon enfant, tu penses bien que ce n'est pas de gaieté de cœur que je te conseille un mariage avec un homme... qui n'est pas précisément de notre monde... Si l'on m'avait dit autrefois que j'en serais réduit là!... Mais il le faut. « Mauferrand », d'ailleurs, aura bientôt mangé « Chaillard ». Sois tranquille, Chaillard lui-même s'y emploiera... Ce qu'on te propose, après tout, n'est pas si exorbitant... Maître Aubert me rappelait

l'autre jour qu'une de tes aïeules avait épousé un fermier général...

BERTRADE.

Elle a eu raison, si elle l'aimait et s'il était honnête homme... Elle a fait ce qu'elle a voulu, je fais ce que je dois...

LE MARQUIS.

Ma parole, tu n'as aucune sensibilité... Ça ne te fait donc rien de voir aller à des étrangers les murs et les champs où nos aïeux ont vécu, cette maison de Villeronce où tu es née...

BERTRADE.

Il fallait savoir les garder, mon père.

LE MARQUIS.

Alors, c'est non?

BERTRADE.

C'est non.

LE MARQUIS.

Mais, malheureuse !... (D'une voix basse et altérée.) Tu ne vois donc pas que c'est pour moi une question de vie ou de mort ?... Je suis ruiné, entends-tu bien ? ruiné à fond. Mon hôtel, mes terres, mes meubles, tout va être vendu. Si tu ne fais pas ce mariage, c'est pour moi la misère... la misère... et la honte... Chaillard n'est pas méchant. Visiblement, il t'aime... Il fera tout ce que tu voudras... Il t'assurera une vie magnifique... Il veut me sauver, lui... Et c'est toi, toi, ma fille, qui ne veux pas qu'il me sauve !

BERTRADE.

Je ne veux pas de l'argent de monsieur Chaillard.

LE MARQUIS.

Mais Chaillard n'est pas ce que tu crois. Penses-tu que, si sa fortune était d'origine seulement douteuse, je viendrais, moi, ton père, avec mes vieilles idées sur l'honneur... (Bertrade le regarde d'un air qui le déconcerte. D'une voix de plus en plus étranglée.) Et puis... c'est nécessaire, l'argent, vois-tu... (Madame de Laurière entre à ce moment et s'arrête près du seuil.) Tu ne

sais rien des réalités... Ma petite fille, je t'ai peut-être négligée un peu... Ce n'était pas ma faute... Je t'aimais bien tout de même... Tu vois où j'en suis... Laisse-moi seulement donner un peu d'espérance à Chaillard... Je t'en conjure, mon petit enfant, fais cela pour moi.

BERTRADE.

Je ne peux pas, je ne dois pas.

LE MARQUIS.

Ah! tu es bien comme ta mère... Tu as bien sa douceur cruelle... Oh! va! je lis dans ta pensée. (D'une voix qui râle.) Parce que je n'ai pas eu de chance... parce que j'ai eu peut-être envers toi quelques petits torts... tu te venges, à présent, tu jouis de me voir torturé et suppliant, moi, ton père!... Et tu ne sens pas que ce que tu fais là est abominable!... Encore une fois, tu ne veux pas? Tu ne veux pas?... Ah! tiens!...

Il lève les poings sur Bertrade. Madame de Laurière se jette entre Bertrade et le marquis.

BERTRADE.

Ma tante

MADAME DE LAURIÈRE, au marquis.

Ah ! tu veux la battre, à présent ? comme tu as une fois battu sa mère, tu te souviens ?... Elle a parfaitement raison, cette enfant... Nous avons souffert par toi depuis que nous sommes au monde... Tu nous as mangé, à nous deux, treize cent mille francs. Tu n'as plus rien ?... Tant pis pour toi !... La pauvreté te donnera peut-être des vertus... Au reste, tu sais que tu trouveras toujours ici le gîte et la table... Et, maintenant, fais ce que tu voudras !

LE MARQUIS, à Bertrade.

Ma fille, je ne répondrai pas aux injures de votre tante... Mais j'ai eu tout à l'heure un geste incorrect : je vous en exprime mes regrets... (A madame de Laurière.) Je pense, ma sœur, que je n'aurai pas à vous revoir avant mon départ. Adieu donc.

MADAME DE LAURIÈRE.

Adieu. Viens, Bertrade !

BERTRADE.

Pardonnez-moi, mon père, je n'ai pu faire autrement…

LE MARQUIS.

Adieu.

Sortent madame de Laurière et Bertrade.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS seul, puis LE JARDINIER.

Le marquis se promène furieux, puis saisit une des deux potiches qui sont sur la cheminée et la jette par terre, où elle se brise.

LE JARDINIER, apportant une carte.

Cette dame demande si monsieur le marquis peut la recevoir.

LE MARQUIS, regardant la carte.

Où est-elle?

LE JARDINIER.

Dans l'allée du bord de l'eau. Elle est entrée par le parc.

LE MARQUIS.

Elle n'a pas rencontré madame, ni mademoiselle ?

LE JARDINIER.

Non, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Faites-la entrer ici.

Le jardinier sort. La baronne entre un instant après.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Bonjour, mon ami.

LE MARQUIS.

Bonjour, ma chère.

LA BARONNE.

C'est gentil d'être venu me faire visite. Je suis désolée de vous avoir manqué. Je vous aurais montré ma maison et mon jardin… Ça n'a pas mauvais air… Ce serait presque digne de vous…

LE MARQUIS.

Enfin, consolons-nous, puisque vous voilà.

LA BARONNE.

Savez-vous que vous m'avez édifiée hier ?

LE MARQUIS.

Hier ?

LA BARONNE.

Oui... quand la procession a passé... là... devant le château... je vous ai aperçu dans le hall... Vous aviez un air de componction...

LE MARQUIS.

J'avais un air de componction parce que j'étais embêté.

LA BARONNE.

Et aujourd'hui ?

LE MARQUIS.

Encore plus.

LA BARONNE.

Je le sais... Chaillard sort de chez moi.

LE MARQUIS.

Vous le connaissez donc ?

LA BARONNE.

Un peu... Il m'a tout raconté. Il est fort triste. Je lui ai dit que c'était bien fait, car, tout de même, ce n'était pas très joli, ce que vous aviez comploté là... Je suis contente que ça ait raté... parce que j'ai de la sympathie pour vous... Et maintenant, qu'allez-vous devenir ?

LE MARQUIS, digne.

Il me semble que c'est mon affaire.

LA BARONNE.

Ah ! mon ami, ne prenez donc pas d'attitudes avec moi. Mon pauvre Gonzague, je ne vous vois pas bien sans luxe... avec des habits élimés... évité de vos anciens amis... devenu le vieux tapeur, — je ne vous fâche pas ? — ou réduit à accepter l'hospitalité grincheuse de la comtesse... Non, non, je ne vous vois pas bien.

LE MARQUIS.

Moi non plus.

LA BARONNE.

Alors...

Elle voit les morceaux de la potiche et se met à les ramasser.

LE MARQUIS.

Ne vous donnez pas la peine.

LA BARONNE.

J'aime l'ordre... Alors... vous n'avez plus qu'une chose à faire.

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA BARONNE.

C'est bien simple : épousez-moi.

LE MARQUIS.

Vous dites ?

LA BARONNE.

Un mariage seul peut vous sauver, n'est-il pas vrai? Mais si « chic » que vous soyez, vous n'êtes plus tout à fait assez jeune pour avoir le choix... J'ai donc bien peur que vous ne trouviez pas mieux que moi, mon cher.

LE MARQUIS.

Vous avez des plaisanteries...

LA BARONNE.

Oui, il y a des choses qui paraissent énormes la première fois qu'on les entend... Après, on s'y habitue... Et puis, quoi, après tout? Est-ce que vous ne connaissez pas des maris qui vivent carrément de la fortune de leur femme?... Ce n'est pas la même chose?... Ah! mon ami, qu'il s'en faut peu!... Vous avez peur des potins d'un Ligny, mari indifférent... d'une perruche hystérique... Mais, même socialement, je vaux bien ces gens-là. J'ai été la compagne légitime de feu le baron d'Elven... j'ai mes papiers... je suis une honorable veuve.

LE MARQUIS.

Ma bonne Fabienne, je t'aime bien... mais ne me force pas à te dire...

LA BARONNE.

Tu m'appelles Fabienne et tu te remets à me tutoyer pour me rappeler... Oh! ça ne me gêne

pas... Parlons à cœur ouvert... Tu penses à l'origine de mon argent? Irréprochable pour les neuf dixièmes, comme je te l'ai expliqué l'autre jour... Eh bien, et celui de Chaillard, que tu acceptais pourtant?... Je n'ai jamais volé, moi. Je n'ai jamais fait tuer personne. Ma conscience... elle est dans le genre de la tienne, ma conscience... Est-ce que tu te figures que nous sommes si différents, toi et moi? Nous avons été des créatures de luxe... Nous avons profité des autres parce qu'on nous aimait et qu'on nous admirait... Mais toi, tu n'étais pas intéressé... tu n'as rien su garder pour toi... Eh bien, ce que tu as jeté aux quatre vents, pour rien, pour le plaisir, surtout pour faire plaisir aux autres, notamment à de pauvres petites femmes... je te le rapporte aujourd'hui... Qu'y a-t-il de si extraordinaire?

LE MARQUIS.

Et là!... et là!...

LA BARONNE.

Tu te fais des montagnes de tout. Tu avais plus d'estomac il y a trente ans... Tu ne croyais à rien... Ou plutôt tu ne croyais qu'à toi-même... Vraiment, tu aurais bien tort de te gêner. Mais regarde

donc autour de toi! Est-ce que je ne vaux pas les trois quarts au moins de tes femmes du monde?... Est-ce que je ne vaux pas cette détraquée de Huguette? Si elle était née pauvre comme moi, du petit peuple de Paris, pas élevée, pas surveillée, est-ce que tu ne sais pas bien qu'elle aurait fait cent fois pis que je n'ai fait? Et si, moi, je m'étais trouvée à sa place, riche, de bonne maison, munie de bons principes, est-ce que tu crois que je n'aurais pas eu l'esprit de rester honnête? Va, mon ami, ton monde est si pourri que cela te donne bien le droit de faire ce que tu veux.

LE MARQUIS.

Si pourri... si pourri... Il y a encore pourtant des âmes...

LA BARONNE.

Tu as raison. Il y a, si tu veux, ta bonne femme de sœur, et, surtout, il y a ta fille... Elle est admirable, je me suis informée... Ah! celle-là est une rude exception!... Et c'est bien fâcheux pour toi. Je crains, mon ami, que la vertu de ta fille ne soit pour toi le grand danger, le point faible de ta situation...

LE MARQUIS.

Laissons ma fille, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Laissons-la, tu as raison. Il n'est pas convenable, n'est-ce pas, que je parle d'elle?... Parlons de nous... Va, tu ne seras pas malheureux... Je me rappellerai toutes tes habitudes... Tu mèneras une très grande vie, celle qui te convient... Les imbéciles et les envieux, mais oui, les envieux, jaseront d'abord, puis se fatigueront... Nous voyagerons pour commencer... Puis ton nom couvrira tout... Je t'arrive déjà à moitié nettoyée; tu m'achèveras... Et, dans le fond, ce sera amusant de braver le monde et ses préjugés... de s'imposer peu à peu... d'amener chez nous... à mes pieds, tous ces hypocrites. Oh! ils y viendront, n'aie pas peur... Pratique cela comme un sport : voilà une œuvre digne de toi.

LE MARQUIS.

Tu m'amuses... Il est certain que tu n'es pas bête... Tu avais autrefois un tour d'imagination... et tes sentiments n'étaient point bas... Si tu étais née, tu aurais été... très bien...

LA BARONNE.

Allons, tu te détends... c'est gentil... Va, tu es dans l'esprit de ta race... Il y a toujours eu un peu de proxénétisme dans les grandes familles... Même elles s'en vantent... Mais je n'ai pas tout dit encore... Tu es bon père, n'est-ce pas? Ah! tant pis, il faut bien que je te parle de ta fille; c'est dans mon sujet... Eh bien, ce que je te propose te permettrait de laisser mademoiselle Bertrade se marier selon son cœur... voilà qui est à considérer... Qu'as-tu à répondre?...

LE MARQUIS, se redressant.

J'ai à répondre, ma chère amie, que tout cela est fou. Je ne me suis pas indigné parce que je suis bon homme et que je vous connais... Je vous parle bien doucement... Mais il y a des sentiments, des principes, des préjugés, si vous voulez, que j'ai toujours respectés...

LA BARONNE.

Ta parole?

LE MARQUIS.

Soyez sérieuse, je vous prie... Et il y a aussi les

préjugés des miens... je ne devrais pas avoir à vous le rappeler... Il est clair que jamais ma fille n'accepterait même son propre bonheur à de pareilles conditions...

LA BARONNE.

Eh bien, mariez-la d'abord à son amoureux. Après... vous serez libre de faire ce qu'il vous plaira.

LE MARQUIS.

Et de vous donner pour belle-mère à mademoiselle de Mauferrand? Ma chère, j'ai pu avoir mes faiblesses... mais il est cependant certains actes...

LA BARONNE.

Et puis, vous vous dites que la combinaison Chaillard n'est peut-être pas désespérée... qu'elle pourra être reprise...

LE MARQUIS, très chic.

Vous ne comprenez pas, ma chère... et vous ne comprendrez jamais... Ne prolongeons pas ce badinage qui a déjà trop duré.

LA BARONNE.

Voilà un beau geste, mon ami. Vous avez toujours soigné le geste, et parfois dans des circonstances où ça n'était pas commode... Enfin, ne parlons plus de cette affaire... C'est dommage. J'avais pourtant tout préparé et je m'étais donné assez de mal... C'est grâce à moi qu'on vous laisse à peu près tranquille en ce moment.

LE MARQUIS.

Quoi? Qu'avez-vous fait?

LA BARONNE.

J'ai été plus maligne que Chaillard.

LE MARQUIS.

Fichtre! Si les gendarmes vous entendaient...

LA BARONNE.

De l'esprit? Ce n'est guère le moment. Enfin, Chaillard avait seulement promis de payer vos dettes... Moi, je les ai payées.

LE MARQUIS.

Hein?

LA BARONNE.

Vous le voyez, on se dispute l'honneur de votre sauvetage... Oui, j'ai racheté toutes les créances, excepté, naturellement, celles de monsieur Chaillard et de votre sœur, mais on arrangera cela plus tard. J'ai racheté les hypothèques qui grevaient tous vos biens immobiliers et dont vous aviez négligé depuis quelque temps de payer les intérêts... L'opération a été très bien conduite. Elle a été longue. Elle était déjà en train quand j'ai été vous voir à Paris.

LE MARQUIS.

Quoi! vous saviez à ce moment-là?...

LA BARONNE.

Pardi! Pourquoi serais-je allée vous voir? Tout s'est fait dans le plus grand secret... et votre notaire n'en sera informé que demain... Et, dès demain, je serai publiquement propriétaire de votre hôtel de Paris, de votre château de Villeronce, de votre forêt de Marchebault, etc., etc.

LE MARQUIS.

Oui ? Eh bien donc, madame, jouissez en paix du prix de vos sueurs.

LA BARONNE.

Le geste, encore le geste! Mais vous avez tort de me dire ça, mon ami, parce qu'après tout vous ne savez pas si vous ne finirez pas par en venir où je veux. Ne décriez donc pas, par anticipation, la posture où vous serez peut-être réduit... Je sais bien que vous me dites ça pour vous venger d'avance. A votre aise... Je pourrais si bien vous répondre!... Vos maisons et vos terres sont tellement négligées depuis des années, et la valeur, du reste, en avait été tellement majorée que, dans cette petite opération, je suis bel et bien refaite d'environ quatre cent mille francs. Je ne vous les réclame pas, ce serait bien inutile... Mais, enfin, vous vous trouvez être mon débiteur, et mon débiteur insolvable... Alors, n'est-ce pas, faudrait au moins être poli...

LE MARQUIS.

Eh, parbleu!... je... je...

LA BARONNE.

Vous cherchez le geste… et il ne vient plus… Ah! mon ami, n'aie donc pas de vanité avec moi… Nous nous sommes dit les choses désagréables que comportait la situation… Tant mieux, c'est autant de fait; ça déblaye. Je t'aime bien, tu le sais… Et je ne te méprise pas, moi… Je n'ai pas besoin de te dire que je ne t'expulserai ni de ton hôtel, ni de tes châteaux, du moins tout de suite. Je te laisserai le temps de réfléchir.

LE MARQUIS.

C'est tout réfléchi, madame.

LA BARONNE, à part.

Farceur! (Au marquis.) Non, non, prends ton temps. Certaines de mes petites phrases, qui t'ont froissé, te reviendront en mémoire et te paraîtront pleines de sagesse.

LE MARQUIS.

Adieu, madame.

LA BARONNE.

Non, non, au revoir... Tu sais bien que nous sommes faits pour nous entendre... Au revoir...

Elle sort.

LE MARQUIS seul. Il se promène furieux.
Entre ses dents :

La garce!

ACTE QUATRIÈME

Le cabinet du premier acte, mais dégarni d'une partie de ses meubles et en grand désordre ; sur le bureau, monceau de papiers et petit déjeuner du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, desservant.

Monsieur le marquis n'a pas faim?

LE MARQUIS.

Non.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je n'ai pas osé le demander hier soir à monsieur le marquis; monsieur le marquis a fait un bon voyage?

LE MARQUIS.

Fatigué.

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est la première fois depuis longtemps que monsieur le marquis voyage sans valet de chambre; monsieur le marquis a dû être privé.

LE MARQUIS.

Pas d'importance. (Remuant des papiers.) Qui est-ce qui a apporté tout ça?...

LE VALET DE CHAMBRE.

Des huissiers, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce qu'il y a là dedans?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je ne sais pas.

LE MARQUIS.

Maître Aubert m'expliquera...

LE VALET DE CHAMBRE.

Tout ce que je sais, c'est que monsieur le marquis doit « vider les lieux », comme ils disent, dans les vingt-quatre heures.

LE MARQUIS.

Quand on voudra. (Montrant les murs dégarnis.) Ça n'est pas gai, ici.

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur le marquis m'avait dit, en partant, de vendre quelques meubles et, avec l'argent, de régler les domestiques. C'est ce que j'ai fait. Voici les comptes; monsieur le marquis constatera que la balance est exacte.

LE MARQUIS.

Et toi?

LE VALET DE CHAMBRE.

Que veut dire monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Tes gages ? Combien d'années te devais-je ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Quinze, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Tu t'es payé ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Et tu vas me quitter comme les autres ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Non, monsieur le marquis. Je serai trop heureux si monsieur le marquis me garde à son service.

LE MARQUIS.

Mais je n'ai plus le sou, mon ami.

LE VALET DE CHAMBRE.

Un homme qui sert monsieur le marquis n'a pas besoin de gages...Les petits profits suffisent...

LE MARQUIS.

Mais, mon ami, ma situation est bien changée. Il n'y aura plus guère de petits profits.

LE VALET DE CHAMBRE.

Alors, l'honneur me suffira... Je ne demande rien à monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Oh! oh! C'est beau, cela, Joseph.

LE VALET DE CHAMBRE.

Non, je ne demande pas de gages à monsieur le marquis... Un prix Montyon... comme on en donne aux vieux serviteurs... je ne dis pas... Oh! pas tout de suite... Mais plus tard, si monsieur le marquis... avec ses grandes relations...

LE MARQUIS.

Ah ! bon.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah ! j'oubliais de remettre à monsieur le marquis cette carte de monsieur le comte de Vaneuse... J'ai dit que monsieur le marquis était absent, mais monsieur le comte s'est installé dans l'antichambre. Dois-je lui réitérer ?...

LE MARQUIS, après réflexion.

Non, fais entrer.

SCÈNE II

LE MARQUIS, VANEUSE.

LE MARQUIS, lui tendant la main.

Eh bien ?

VANEUSE, très râpé.

Merci de m'avoir reçu, mon vieux... Permets-moi de m'asseoir, hein ?

LE MARQUIS.

Ça ne va pas, cette fois ?

VANEUSE.

Pas du tout.

LE MARQUIS.

Cet héritage ?

VANEUSE, *geste évasif.*

Oh !... Veux-tu voir un homme à bout de forces ?... Si encore il n'y avait que moi !... Mais il y a la petite...

LE MARQUIS.

Ses débuts ?

VANEUSE, *même geste.*

Oh !... Figure-toi qu'elle m'adore... et qu'elle m'est fidèle... Alors je suis obligé... D'autant plus que j'ai encore la chance, dans mon malheur, d'avoir rencontré un véritable amour... Tu sais ce qui m'est arrivé ?

LE MARQUIS.

Non.

VANEUSE.

Si, tu le sais, mais tu ne veux pas le dire...

LE MARQUIS.

Je t'assure...

VANEUSE.

On a prétendu qu'un soir, au cercle... Enfin on m'a accusé d'incorrection... Bien entendu, ce n'était pas vrai... Avec mon nom, mon passé... Mais c'est tout de même pénible... En venant ici, je ne savais pas si tu me tendrais la main... Mais tu es un ami, toi, tu es un ami... (Lui serrant la main avec effusion.) Ah ! tu ne sais pas le bien que tu me fais !

LE MARQUIS, sentant l'haleine de Vaneuse.

Mais tu es gris ?

VANEUSE.

C'est bien possible... L'ennui, c'est que cet incident ridicule a rendu ma vie encore plus difficile... Alors...

LE VALET DE CHAMBRE, entrant.

Voici le courrier de monsieur le marquis.

LE MARQUIS, après avoir fouillé dans toutes ses poches tendant un louis à Vaneuse.

Tiens... je n'ai que ça sur moi.

VANEUSE.

Ah?... Pauvre vieux !

LE MARQUIS.

Allons, au revoir.

VANEUSE.

Qui sait?

Il sort.

LE MARQUIS.

Brrr...

SCÈNE III

LE MARQUIS, seul.

Il décachette des lettres sur lesquelles il jette un coup d'œil.

Tailleur... Polo... Jockey... Demande de secours... demande de secours... Ça tombe bien... Masseuse... objets d'art... statuettes... Ah! une lettre de Chaillard! (Lisant.) « Mon cher ami, vous vous rappelez nos conversations en auto pendant notre tour de Bretagne. Je suis toujours dans le même état d'esprit. Sans ébranler le moins du monde mon sens des réalités, les idées chimériques, mais généreuses, exprimées par mademoiselle de Mauferrand, la franchise de son langage, son intransigeance, l'opinion même que j'ai senti qu'elle avait de moi, tout cela m'a impressionné très vivement. Le sentiment qu'elle m'inspire est de plus en plus profond. Je vous ai dit que j'étais prêt à la laisser disposer librement, selon ses scrupules et ses rêves, de la majeure partie de ma fortune, je ne m'en dédis

pas. Je n'ose espérer qu'elle revienne sur son refus, mais je maintiens mes offres plus que jamais. Du reste, maître Aubert vous verra de ma part. » — Bertrade est une dinde... (Il décachette d'autres lettres.) Ah! une lettre de la baronne. (Lisant.) « Mon cher ami, vous m'avez un peu négligée, soit dit sans reproche. J'ai su que vous aviez été à des chasses, en Hongrie, chez le prince Yriadi, et qu'on vous y avait trouvé charmant; puis que vous aviez passé deux semaines chez les Brétigny et que vous y aviez paru mélancolique. N'ayant pas eu de vos nouvelles par vous durant deux mois, j'ai bien été obligée de vous envoyer ces vilains papiers que vous avez trouvés chez vous en rentrant. Mais, comme je veux vous faciliter toutes choses, je ne me suis pas opposée à la vente de quelques-uns de vos meubles... Ne vous frappez pas. Votre hôtel et vos terres auraient toujours été achetés par quelqu'un, — et par quelqu'un que vous n'auriez probablement pas pu épouser. Moi, je suis toujours prête à vous les rendre, à la petite condition que vous savez. J'espère que vous aurez réfléchi et que vous voyez maintenant les choses froidement et comme elles sont. Notre mariage serait rapide et à peu près secret. On voyagerait. Vous aurez encore devant vous une magnifique carrière. Mon nom, qui est honorable, disparaitra

sous le vôtre, qui est glorieux... Plus tard, nous soignerons ensemble nos rhumatismes... Je ne sais où en est votre autre combinaison, mais, pour moi, je maintiens mes offres. En somme, votre situation n'est pas si désagréable : vous êtes en présence de deux affaires excellentes, dont l'une au moins se fera. Si le bon sens était écouté, elles se feraient toutes les deux, c'est clair. Ah ! que d'autres que vous et votre ange de fille hésiteraient peu ! Au milieu de ces arides pourparlers, je n'ose vous dire que j'ai pour vous la plus tendre et la plus vive affection. Cela semblerait bizarre et détonnerait, et pourtant cela est vrai. A bientôt, mon ami, n'est-ce pas? Maître Aubert vous verra de ma part. » Eh ! parbleu ! il y a du vrai dans ce qu'elle dit... Beaucoup de vrai, même.

On sonne. Le valet de chambre introduit maître Aubert.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, MAITRE AUBERT.

MAITRE AUBERT, saluant.

Monsieur le marquis... Voilà près de deux mois que je n'ai eu l'honneur de vous voir.

LE MARQUIS.

J'ai voyagé, maître Aubert... pour oublier un peu mes embêtements.

MAITRE AUBERT.

Je sais...

LE MARQUIS.

J'ai d'abord passé huit jours en Hongrie, chez mon ami le prince Yriadi... Ç'a été très intéressant... Maître Aubert, avez-vous quelquefois chassé l'ibis rose?

MAITRE AUBERT.

Jamais.

LE MARQUIS.

Voilà une chasse !

MAITRE AUBERT.

Ça se mange?...

LE MARQUIS.

Non, mais ce sont de bien jolies bêtes... Et puis le cadre... Un château moyen âge, un château forteresse... énorme, abrupt, sinistre... mais avec l'électricité partout... chambres en laque... hydrothérapie perfectionnée... Contraste amusant, n'est-ce pas ?... Des forêts immenses... des étangs comme des lacs. Et puis, là-bas, vous savez, les paysans sont encore, en réalité, des vassaux... Et des costumes !... Le soir, après des chasses qui ressemblaient à des tableaux de Van den Meulen, on faisait venir des danseuses et des chanteuses de l'Opéra de Vienne... Puis le bal... des femmes, des fleurs, des bijoux, un étincellement... Imaginez, notaire, la belle vie de l'ancien régime avec

les commodités et l'élégance d'aujourd'hui... Des équipages parfaits... Ah! il faisait bon vivre... Positivement, j'ai eu là une semaine supérieure.

MAITRE AUBERT.

Et ensuite?

LE MARQUIS.

Ensuite... (Changeant de ton.) Ah oui! ensuite, ç'a été moins brillant... Je m'ennuyais... J'ai fini par échouer chez des amis, en Sologne... Je puis bien vous le dire, à vous... Le monde est dégoûtant, maître Aubert... Oh! ce n'était encore que des nuances... mais je sentais déjà autour de moi un rien de circonspection... une disposition au silence... Comprenez-vous?... J'ai eu là un avant-goût de ce que serait l'avenir, si... Vous pensez bien, mon ami, que ce que je vous dis là, je ne le dirais à personne au monde.

MAITRE AUBERT, protestant.

Monsieur le marquis... Mais ceci nous amène naturellement à notre sujet... Pensez-vous que mademoiselle Bertrade puisse revenir sur son refus?...

LE MARQUIS.

Ça, non, mon ami...

MAITRE AUBERT.

Monsieur Chaillard ne retire rien de ses propositions... au contraire... Il vous assurerait une pension de cent vingt mille francs... et, à mademoiselle Bertrade, à peu près tout ce qu'elle voudrait.

LE MARQUIS.

Tout ça lui est bien égal... Je la connais maintenant... Et puis, elle est montée par sa tante... Bertrade est une fille qui égorgera son père avec sérénité et en croyant faire œuvre pie.

MAITRE AUBERT.

Reste l'autre solution... Le notaire de madame la baronne d'Elven m'a prié de vous la proposer... Madame d'Elven a pensé que je serais... moins impropre à cette démarche... que vous seriez plus libre avec moi.

LE MARQUIS.

Elle a eu raison... et je lui en sais gré.

MAITRE AUBERT.

Madame d'Elven est une femme pratique, et qui va au fait... Voici un projet de contrat préparé sur ses indications... En deux mots, madame d'Elven, qui, comme vous le savez, a racheté tous vos biens immobiliers et les créances de vos fournisseurs, propose le régime de la communauté réduite aux acquêts... mais elle vous reconnaît un apport personnel de trois millions... Eh bien ?

LE MARQUIS.

Eh bien... Votre avis, à vous?

MAITRE AUBERT.

Je pense, monsieur le marquis, que ce contrat vous sauve... Et, comme notaire, je ne puis être insensible à l'idée que vous rentrez, en quelque façon, dans des biens qui, depuis plus de deux siècles, n'avaient cessé d'appartenir à votre famille.

LE MARQUIS.

Mais... quel est votre sentiment sur madame d'Elven ?

MAITRE AUBERT.

Je n'ai pas l'honneur de la connaître personnellement. On la dit charmante... et très intelligente.

LE MARQUIS.

Son passé ?

MAITRE AUBERT.

Je l'ignore.

LE MARQUIS.

Ce qu'on raconte ?...

MAITRE AUBERT.

C'est bien vieux... rien de prouvé d'ailleurs.

LE MARQUIS.

Mais... que dira-t-on ?

MAITRE AUBERT.

Peut-être rien du tout... On ne s'étonne plus guère. A peine pouvez-vous craindre, dans quelque

feuille de chantage, quelque allusion désobligeante.

LE MARQUIS.

Oh ! cela... Mais, dites-moi, ce mariage pourrait-il se faire secrètement ?

MAITRE AUBERT.

Secrètement, c'est impossible... Je ne crois pas, du reste, que ce soit la pensée de madame d'Elven. Mais il peut se faire discrètement.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire ?

MAITRE AUBERT.

Les bans pourront être publiés à Marchebault. qui n'est pas un pays très fréquenté... Vous pourrez voyager... Au retour, on n'en parlera probablement plus. Puis, il y aura le fait accompli.

LE MARQUIS.

Vous me rassurez... Mais, vous, mon cher

monsieur Aubert, que pensez-vous de cette combinaison ?

MAITRE AUBERT.

Je vous ai dit, monsieur le marquis, que je la trouvais excellente.

LE MARQUIS.

Je sais bien... Mais que pensez-vous de... enfin, de... l'acte que je ferais, moi, en l'acceptant ?

MAITRE AUBERT.

Je n'ai pas eu à me poser cette question, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mais... si je vous priais de m'en dire votre sentiment ?

MAITRE AUBERT.

Monsieur le marquis, je n'ai d'autre règle que de servir et défendre les intérêts de mes clients. Je ne me permets pas de juger leurs actes ni leurs personnes.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas répondre... Vous êtes, je le sais, galant homme... Mais, depuis que je vous connais, je crois bien que je ne vous ai jamais entendu exprimer que votre pensée de notaire.

MAITRE AUBERT.

C'était la seule qui vous importait.

LE MARQUIS.

Mais ce que je vous demande en ce moment sur ce mariage, c'est votre pensée d'homme...

MAITRE AUBERT.

Ma pensée d'homme ?

LE MARQUIS.

Allons, allons, parlez.

MAITRE AUBERT.

Vous le voulez ?

LE MARQUIS.

Oui.

MAITRE AUBERT.

Eh bien... c'est raide.

LE MARQUIS.

Ah !... Mais vous disiez tout à l'heure...

MAITRE AUBERT.

Je parlais en notaire... Au reste, je veux seulement dire que je préférerais de beaucoup l'autre solution...

LE MARQUIS.

Moi aussi, parbleu !... Mais vous ne connaissez pas l'entêtement de ma fille. (Entre le valet de chambre ; il dit quelques mots à l'oreille du marquis.) Elle ?... Diable !... Mon bon ami, voulez-vous avoir l'obligeance de passer un instant à côté ?

Il le conduit à l'une des portes de gauche.

MAITRE AUBERT.

Je vous laisse ces deux projets, monsieur le marquis... Ou signez celui-ci, ou que mademoiselle de Mauferrand signe l'autre. Cela suffira.

Il sort.

LE MARQUIS, au valet de chambre.

Faites entrer mademoiselle.

SCÈNE V

LE MARQUIS, BERTRADE.

LE MARQUIS.

Toi ? Que viens-tu faire ?

BERTRADE.

Mon père, j'ai reçu ce matin une lettre abominable... sans signature... On y avait joint une coupure de journal... En lisant cela, j'ai cru qu'on me souffletait... On dit que vous épousez cette femme... je viens vous demander si c'est vrai.

LE MARQUIS.

Mêle-toi de tes affaires.

BERTRADE.

Mon père, est-ce vrai ?

Un silence.

LE MARQUIS.

Cela dépend de toi, de toi seule.

BERTRADE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Tu le sais bien.

BERTRADE.

Non.

LE MARQUIS.

Épouse Chaillard.

BERTRADE.

Jamais !

LE MARQUIS.

Alors, tant pis pour moi... Mais tu as bien tort. Il est fou de toi, Chaillard. Ta résistance l'a absolument retourné... Il m'a dit, pendant notre

voyage en auto, des choses extraordinaires... Il me les a répétées aujourd'hui... En réalité, tu ferais une bonne action en l'épousant... Il fera tout ce que tu voudras... Il parle de donner, quand il aura arrangé nos affaires, le reste de sa fortune à des hôpitaux, à des fondations charitables, à des œuvres de mutualité... que sais-je?... Il a été, dans son délire, jusqu'à prononcer le mot de restitution...

BERTRADE.

Il ne rendra jamais tout. Ou, s'il rendait tout, il n'aurait plus d'argent pour m'acheter. Alors?

LE MARQUIS.

Oh! ce que je t'en dis est pour l'acquit de ma conscience... Je n'espère plus te faire entendre raison... Mais alors, laisse-moi tranquille... Si ce que je fais te déplaît, c'est toi qui l'auras voulu.

BERTRADE.

Je vous croyais pourtant responsable de vos actes.

LE MARQUIS.

Responsable? Est-on responsable?... Tu ne sais rien de la vie, ma pauvre enfant.

BERTRADE.

Croyez-vous?

LE MARQUIS.

J'ai fait, ces quinze derniers jours, une rude expérience, va!... Déjà, chez les Brétigny... déjà, entends-tu? j'ai senti qu'on allait bientôt me traiter comme un pauvre... La pauvreté... non, non, je n'en veux pas... Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre... Elle me fait peur... J'ai commencé à en goûter, de la pauvreté... Brrr! Qu'est-ce que je ferais?... Gérant de cercle?... Agent de la Compagnie Cook? Professeur dans un manège? Non, non, finissons-en. Je n'ai, pour me délivrer, qu'à signer ce papier qui est là... Je signe...

Il prend la plume.

BERTRADE, lui arrêtant la main.

Non, mon père.

LE MARQUIS.

Alors, signe l'autre.

BERTRADE.

Non, mon père. Il vous plaît de dire que votre honte ne peut être conjurée que par la mienne... Mais l'une devrait vous faire horreur autant que l'autre... Je n'accepte pas l'alternative. Je ne choisis pas.

LE MARQUIS.

Eh bien, moi, je choisis ; j'en prends la responsabilité, toute la responsabilité, c'est entendu... Nous n'avons plus rien à nous dire.

BERTRADE.

Plus rien à nous dire, quand vous vous déshonorez ?

LE MARQUIS.

Des mots !... Tu ne connais pas madame d'Elven... Elle est parfaite dans tout ceci... très discrète... très délicate... Elle a subi jadis des fatalités... mais elle a racheté... elle a les meilleurs sentiments... Elle t'admire... Ainsi !...

BERTRADE.

Si elle voulait vraiment racheter, elle vivrait dans la prière et la retraite et ne rêverait pas de se faire épouser par vous à cause de ses millions...

LE MARQUIS.

Tu as une rigidité!... La vie n'est pas si simple... Tu juges tout du haut de ta vertu.

BERTRADE.

Je ne juge personne... ou plutôt ce n'est pas moi qui juge : ce sont les commandements auxquels je crois... Je prie Dieu de faire miséricorde à ceux qui ont péché... Mais enfin, mon père, s'il y a encore une différence entre le bien et le mal, cette femme est indigne. Et, en acceptant... ses bienfaits, vous partagerez son indignité.

LE MARQUIS.

Quelle exagération!

BERTRADE.

Si de telles choses étaient permises... sous pré-

texte qu'il faut bien vivre, et que la pauvreté est dure, et que le monde est indulgent, et qu'il y a des gens qui en font bien d'autres, et que tout ça n'est pas bien sérieux, si nous pouvions faire tout ce qui nous plaît et si le désir de jouir ou de ne pas souffrir excusait tout... mais alors, mon père, qu'est-ce que ce serait donc que la vie? Quelle grossière et stupide aventure? Elle n'aurait absolument aucun sens...

LE MARQUIS.

Elle n'en a peut-être pas, mon petit enfant.

BERTRADE.

Elle a celui que nous lui donnons. Et nous devons lui donner le plus beau... Mon père, il est des actes décidément vils auxquels vous ne pouvez pas descendre... Ce n'est plus ma foi religieuse qui vous conjure... Il y a aussi l'honneur, l'honneur de notre nom... A votre défaut, j'en suis la gardienne. Oh! je connais l'histoire de notre famille. Beaucoup de nos aïeux et de nos grand'mères ont eu des défaillances... Il y en a qui ont vécu inutiles... ou pis encore. Il y en a

qui ont fait des mariages intéressés... Mais d'autres, en plus grand nombre, ont servi, se sont sacrifiés, ont mis quelque chose au-dessus du plaisir et de l'argent... Il y a eu parmi eux de braves soldats, de bons serviteurs du roi, de saintes religieuses. Ce sont leurs efforts et leurs mérites qui sont notre tradition. Et, même parmi les moins bons, aucun ni aucune n'a jamais rien fait de comparable en bassesse à la mauvaise action qui vous tente... Vous-même, mon père, si vous signez ce papier, vous commettrez une action telle que vous n'en avez pas commis encore... Jusqu'à présent, il y a pu avoir dans votre vie des erreurs et des fautes, mais rien d'irréparable... Eh bien, ce mariage-là, mon père, ce serait l'irréparable. Ce serait la mort de votre honneur, la mort de votre orgueil, si vous aimez mieux, de votre cher orgueil, — c'est-à-dire quelque chose de pire que l'autre mort... L'autre mort... mais ce n'est rien du tout à certains moments, rien du tout. Notre sang est habitué à la mépriser... Si je pouvais, en mourant, empêcher cette abomination, croyez-vous que j'hésiterais?... Enfin, faites ce que vous voulez; mais, si vous épousez cette femme, je renonce à toute espérance et à toute joie... je me fais religieuse... pour pleurer et expier toute ma vie...

LE MARQUIS, essayant de braver.

Des mots !

RERTADE.

Non, vous savez bien que ce ne sont pas des mots... Mon père, vous vous êtes battu volontairement, il y a trente-cinq ans... A ces heures-là... aux avant-postes... les pieds dans la boue... quand vous songiez le soir... vous reconnaissiez qu'il y a tout de même quelque chose de plus intéressant et de plus essentiel que d'être riche, brillant et de prendre du plaisir... Enfin, mon père... ce n'est pas seulement par chic, j'imagine, que vous étiez soldat de Charette et que vous vous êtes battu à Patay et à Orléans... Souvenez-vous ! souvenez-vous !... Mon père, je vous supplie de n'être pas, pour la première fois, un lâche.

Elle murmure le mot.

LE MARQUIS.

Tu dis ?... (Il voudrait répondre violemment et ne trouve rien.) Eh bien... eh bien... Tu t'exaltes... tu vas, tu vas. Laisse-moi le temps de réfléchir... d'envisager à quelles conditions je pourrais... Car ce serait une vie si différente de...

BERTRADE.

Mon père, mon père, que craignez-vous donc? Votre sœur vous aime toujours, quoi qu'elle vous ait dit. Hubert aussi, je vous jure. Vous vivrez auprès de nous, entre nous trois... C'est lui qui en a eu l'idée... Vous voyez bien qu'il n'est pas méchant... La vie est large à la campagne... Ce ne serait pas du tout cette pauvreté dont vous avez peur... Le cheval, la chasse, la culture même, qui est noble... et pourquoi non? la douceur de l'habitude, ces joies modestes du foyer que vous n'avez jamais, jamais connues... voilà, je vous assure, de quoi vous rendre les jours mieux que supportables. L'argent, cet argent qui est tout, dont on retrouve la tyrannie partout et auquel tout le monde se rue, est-ce que la vraie noblesse n'est pas de le dédaigner, d'y résister, quand on a d'ailleurs la vie facile et saine? Vous mettiez votre joie à gaspiller l'argent... mettez maintenant votre fierté à vous passer de lui, à le braver, à le mépriser... Est-ce que ce ne serait pas une jolie fin, et élégante, puisque l'élégance vous touche?...

LE MARQUIS.

Tu es ingénieuse... et vrai, tu m'attendris...

Mais, mes dettes, ma pauvre enfant? Elles sont énormes, je ne peux pas te le dissimuler.

BERTRADE.

Eh bien, mon père... maître Aubert est habile et vous paraît dévoué... On prendrait des arrangements, on payerait chaque année ce qu'on pourrait...

LE MARQUIS.

Avec quoi ?... Avec l'argent de Tarane ?... Tu vois bien que c'est insensé... Il n'y avait qu'un moyen... Mais sois tranquille... je ne te demande plus... Non... étant ce que tu es, tu ne peux agir autrement que tu ne fais... Tu es singulière, ma petite fille... Tu ne mens pas à l'idée que je me faisais de toi, parfois avec un peu de colère... Il me semblait que tu représentais en dehors de moi le meilleur de mon sang... Je songeais à toi... plus souvent que tu n'imagines... Et je ne puis dire si cela me donnait du remords ou m'en ôtait. Je me disais que tu méritais à ma place... J'ai drôlement vécu.... j'en avais quelquefois conscience... J'ai été très bien élevé ; il y a des choses... des vérités... auxquelles je n'ai jamais été sûr de

ne pas croire... Si je m'étais attaché à toi... si je t'avais gardée dans ma maison... je n'en serais peut-être pas où j'en suis... Mais ce qui est fait est fait... Ce que tu me proposes m'effraye... Mais... advienne que pourra!... Je t'obéirai... je ne signerai pas.

BERTRADE.

Ah! mon père! que je suis heureuse de vous voir évadé de cette boue! et que je vous remercie! et que je vous aime!

LE MARQUIS.

Bertrade, il y a longtemps, bien longtemps, je crois, que je ne t'ai embrassée pour de bon.

BERTRADE.

Pas depuis le temps où j'étais petite fille.

LE MARQUIS.

Eh bien, si nous recommencions?... (Il l'embrasse étroitement et longuement.) Et maintenant ne me laisse pas le temps de me reprendre... et, pour m'engager encore plus... va vite retrouver ta tante et dis-

lui que tu m'as reconquis, que tu m'as sauvé, et qu'elle vienne aussitôt qu'elle pourra... Va, va... A tout à l'heure!...

BERTRADE.

Mon cher père...

Elle lui envoie un baiser avant de sortir.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, seul.

Il range des papiers, il en brûle quelques-uns. Regardant des photographies.

Bertrade... sa mère... (Il réfléchit.) Rien autre chose à faire, évidemment... rien... Cette bonne Fabienne avait tout prévu, excepté ça... Mauvaise journée pour elle... (Écrivant.) « Épouse Hubert et priez pour moi. » (Il prend un revolver dans le tiroir d'un meuble.) Dieu me comprendra... (Il fait le signe de la croix.) Allons!

Il se tire une balle dans la tempe et tombe.

SCENE VII

MAITRE AUBERT, *entrant et regardant.*

Ça vaut encore mieux.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21690-11-05.

